

ABBÉ LÉON PORCHER

Vicaire à Monterfil

SAINT GENOU



SA VIE - HISTOIRE DE SES RELIQUES ET DE SON CULTE

NIHIL OBSTAT

J.-J. ANGER,
cens.

Rhedonis, 20^a Junii 1935.

IMPRIMATUR :

Rhedonis, die 21^a Junii 1935.

† RENATUS MIGNEN
Arch. Rhedonensis.

Conformément aux décrets d'Urbain VIII, nous déclarons qu'en parlant de miracles, fontaine miraculeuse, intervention miraculeuse, protection merveilleuse, vertu secrète de l'eau, guérison... et autres faits de l'ordre surnaturel, nous n'avons fait que suivre la manière ordinaire reçue par les fidèles, sans vouloir prévenir aucunement les décisions de l'Eglise.



AVANT-PROPOS

Le célèbre auteur des « *Fastes épiscopaux de l'Ancienne Gaule* »; pour avoir malmené les vieilles traditions que gardaient si jalousement tant d'églises de notre Midi, s'était fait une véritable réputation d'iconoclaste. Toulouse ne le condamna-t-elle pas à être pendu ou noyé, au cri des cigales retentissantes ?

De quelle main délicate, respectueuse aussi, il faut toucher aux « vieilles choses » ! Sans doute, les règles de l'Histoire invitent « à fouiller les végétations parasites qui enveloppent, déforment, étouffent les réalités; elles demandent aux légendes leur origine, aux dévotions leur titre, aux faits leur preuve ». Mais, s'il recherche, avec une particulière attention, le document écrit, le manuscrit, l'historien doit recueillir — tout aussi soigneusement — les traditions respectables qui, souvent, constituent l'unique source de connaissance, ou... la source la plus sûre. En tous les cas, il évitera l'arrogance d'une « critique » dont le sourire hautain est parfois le seul argument.

Dans la réponse qu'il fit au discours de réception à l'Académie Française prononcé par Mgr Duchesne, le 26 Janvier 1911; M. Etienne Lamy disait — et de façon bien jolie —: « A Toulouse, dans cette capitale du Midi tempéré, de l'intelligence aimable et des mœurs délicates, il n'y a de bien pendu que les langues. Allez-y. A votre approche, si les cigales chantent, ce sera pour vous dire: « Maître, et vous tous, épigraphistes et paléographes, qui demandez aux signes laissés par les morts

Document



0000005409228

sur la pierre ou le parchemin, la preuve de la certitude, vous avez fondé le règne du document. Ne préparez pas sa tyrannie. Nous ne possédons ni écriture ni archives, et néanmoins nous sommes sûres que depuis l'ère de la première cigale, notre chant n'a pas changé. Ne date-rail-il que de l'heure où quelque scribe, réveillé par lui, le nota? La multitude humaine, illettrée comme nous, a aussi des chants très anciens qu'elle se transmet, ses traditions et ses légendes. Vous leur demandez de faire leurs preuves, comme si leur existence n'était pas quelque chose. Rien ne naît de rien, et la tradition porte témoignage en faveur des faits qu'elle suppose. Sans doute, il arrive qu'elle les déforme; c'est pourquoi il est nécessaire de la contrôler et c'est à quoi servent les documents. Le passé a deux témoignages: la tradition et l'écriture. La tradition est la voix des peuples: dans les siècles d'ignorance, elle est la seule mémoire; même dans les temps qui se disent cultivés, elle demeure, pour la plupart des hommes, la grande messagère des idées et des événements; elle est l'unanimité perpétuée des ancêtres qui virent et des fils qui croient leurs pères; si elle peut se tromper, elle ne veut jamais tromper. L'écriture est la déposition de témoins isolés qui passent; si nombreux que soient les textes, la voix intermittente d'une minorité; et cette minorité, plus que la multitude, est capable de calculs et de mauvaise foi. Il n'est donc pas contraire à la bonne méthode de contrôler aussi les documents par les traditions. Ne l'auriez-vous pas un peu oublié dans vos doctes rigueurs?... « Pour des cigales, ce n'est pas trop déraisonner ».

Saint Genou — né à Rome, venu avec son père Génitus évangéliser Cahors — appartient à ces pays ensoleillés où les cigales ont des chants si judicieux. Aussi, lors de nos recherches sur son histoire, nous avons suivi les sages conseils des doctes cigales. Cette toute humble plaquette, que nous consacrons à la gloire du Saint Patron de Monterfil, fera donc entendre les deux échos du passé: la tradition et l'écriture, se contrôlant l'une l'autre, tour à tour. Elle a voulu réunir, dans la plus

large mesure possible, les renseignements relatifs à un Saint dont la popularité fut très grande, qui vit s'élever de nombreuses chapelles en son honneur, eut son « Mystère » joué devant des foules, devant le roi Charles VIII, lui-même, laissa son nom à plusieurs communes de France, et continue d'être, surtout à Selles-Saint-Denis (Loir-et-Cher) et à Monterfil (Ille-et-Vilaine), l'objet d'une dévotion toujours si vivante qu'elle amène à ses pieds, chaque année, des milliers de pèlerins.

Puisse cette étude, simple ébauche, faire connaître et glorifier davantage encore Saint Genou.

L'élaboration des pages qui suivent nous a créé de nombreuses obligations. Nous tenons à remercier, ici, M. Louis Oberthür, maire de Monterfil, pour ses précieux encouragements. MM. les Curés de Selles-Saint-Denis (Loir-et-Cher) et de Saint-Genou (Indre) dont les notes nous ont été si utiles. M. René Crozet, professeur agrégé au Lycée de Poitiers, qui nous a permis d'utiliser son étude des « Peintures murales de Selles-Saint-Denis ». M. Jouvellier, bibliothécaire de la Société Archéologique et Historique de l'Orléanais (Orléans), et particulièrement M. Jean Calmon, l'érudite bibliothécaire de Cahors, dont le nom reviendra souvent au cours de notre récit.

Et nous n'avons garde d'oublier l'artiste de Monterfil, qui se cache sous le pseudonyme de « Pier », dont les beaux dessins à la plume agrémentent notre ouvrage tout en ajoutant encore à sa documentation.

Enfin, il nous est agréable de dire que le présent travail fut entrepris à la demande de M. l'abbé A. Robin, Recteur de Monterfil.

L. PORCHER,

Monterfil, 11 Avril 1935,

en la fête de Saint Léon le Grand.



REMARQUES PRELIMINAIRES

LES DOCUMENTS ⁽¹⁾

Saint G nulphe (2) est le premier évêque qui se présente à nous sur le siège de Cahors, vers l'an 258.

L'histoire même de Saint G nulphe renferme quelques difficultés, parce que les monuments contemporains nous font défaut et que nous n'avons plus que des manuscrits composés au x^e siècle (3).

Les Bollandistes citent (4), parmi ces derniers documents, un manuscrit dû aux recherches du P. Frédéric Flovet. Cet écrit a été composé après l'an 900.

Nicolas Belfert, chanoine régulier de Soissons, a laissé une Vie de Saint G nulphe, extraite du manuscrit de Longpont (Seine-et-Oise).

Jean Boscius, de Paris, publiait, en 1605, dans FLORIANCENSIS VETUS BIBLIOTHECA, BENEDICTA, SANCTA, APOSTOLICA, PONTIFICIA, CAESAREA, REGIA, FRANCO-GALLICA, une autre vie de Saint G nulphe: VITAE S. GENVLFI ANONYMO AVTHORE VETVSTO ATQUE ERVDITO, liber primus, qu'il faisait suivre d'un « second livre » racontant les miracles opérés par

(1) Nous avons utilisé ici, principalement: Lacarrière (Abbé C.) — Dissertation sur l'histoire de Saint G nulphe — dans *Histoire des évêques de Cahors*, T. II.

(2) Le latin: Genulphus a donné: G nulphe, Genoulph, Genouph, Genoux, Genou — toutes formes que nous retrouverons.

(3) *Histoire litt. de la France* 1742, tome VI, pp. 519-520.

(4) *Acta Sanctorum*, Janv. II, pp. 445 et suiv. ( dit. nov.)

les reliques du Saint: VITÆ S. GENVLFI CONFESSORIS, ALIO ETIAM AVTHORE VETVETO, BRVDITO ITA ET ANONYMO, liber secundus. *L'auteur de ce second livre — le livre des miracles — était un religieux de l'ordre de Saint-Benoit ; il vivait après l'an 990.*

On doit encore citer le manuscrit de la Bibliothèque Saint-Victor à Paris.

Enfin, Dominicy (M. A.) — dans L'Histoire du pays de Quercy: tome III — chap. III (5), nous a conservé une Vie de Saint G nulphe, extraite d'un vieux légendaire de l' glise-cathédrale de Cahors.

Nous allons examiner maintenant les difficultés relatives à l'histoire de Saint G nulphe. Les unes proviennent des manuscrits que nous avons cités, les autres, des martyrologes.

I. — DIFFICULTES PROVENANT DES MANUSCRITS

a) *Tous les manuscrits s'accordent dans leur récit et aucun ne fait mention de la ville de Cahors, à part le légendaire de DOMINICY. Au lieu de Cahors, ils nomment une ville inconnue, qu'ils appellent « civitas Giturnicensis, Geturnicensis, Giturniensis ». De là les Bollandistes tirent l'objection suivante: donc Saint G nulphe n'a pas été évêque de Cahors.*

A la fin de ces « remarques », nous apporterons les preuves qui étaient notre thèse: Saint G nulphe est le premier évêque connu de l' glise de Cahors. Mais déjà nous pouvons répondre que les manuscrits dont on parle furent écrits loin des lieux et longtemps après les  v nements: dès lors, comment s'étonner d'y surprendre des erreurs? En tous les cas, il est certain qu'il n'y a jamais eu dans la Gaule une ville du nom de Giturnix ou « civitas Giturnicensis ». Par ailleurs, la similitude des mots Giturnicensis et Caturcensis (civitas Caturcensis: Cahors), formés des mêmes lettres ou des lettres analogues, peuvent amener une facile confusion. Enfin,

(5) Manuscrit (copie). Bibliothèque de Cahors, né 122.

le légendaire de Cahors, cité par Dominicy, nomme expressément la ville de Cahors — et cela jusqu'à trois fois: « Proficiscere in partes Galliarum, in urbem quæ dicitur Caturcis ». — « Cum autem pervenissent in civitate quæ dicitur Caturcis ». — « Exeuntes de Caturci finibus » (6).

Les Bollandistes continuent leur objection. La deuxième Vie, insérée aux Acta Sanctorum, ch. 5, No. 25, dit qu'« en quittant la civitas Giturnicensis les deux Saints arrivèrent dans la Gaule Aquitaine », et la première Vie, ch. 7, No. 31, s'exprime de la même manière: « Ad Gallias pervenerunt ». La civitas Giturnicensis n'était donc pas dans la Gaule, puisque ce n'est qu'après l'avoir quittée que Genitus et Gémulphé arrivèrent en Gaule: civitas Giturnicensis n'est donc pas Cahors, qui est dans la Gaule et dans la Gaule Aquitaine.

Cette objection qui, au premier abord, semble sérieuse, ne l'est pas. L'auteur du manuscrit, ignorant la position géographique de cette civitas Giturnicensis inconnue, a voulu seulement déterminer le pays et la province où était située la « cella daemoniorum » dont il avait désormais à parler. Le Vieux légendaire de Cahors emploie, d'ailleurs, la même manière d'écrire: « Peractis ordinatisque his quæ ad cultum Dei necessaria videbantur, exeuntes de Caturci finibus et, recedentes inde, pervenerunt in Galliam in locum qui dicitur cella daemoniorum ». En adoptant le système de critique des Bollandistes, on sera forcé de dire que le légendaire de Cahors exclut, lui aussi, cette ville, de la Gaule, puisqu'il nous assure qu'en sortant de Cahors, les deux Saints « pénétrèrent en Gaule ».

(6) Guillaume Lacoste: Histoire générale de la province du Quercy, — tome I, chapitre XXI, — cite encore un martyrologe de l'Abbaye de Moissac, où l'on trouve que Gémulphé vint, suivi de son père, à Cahors, dont il fut le premier évêque. Et l'on doit remarquer, ajoute-t-il, que Baluze et l'Abbé de Foulhiac, qui envoya ce martyrologe à Colbert, en jugèrent les caractères appartenir au XI^e siècle, c'est-à-dire: à peu près au temps où les « Vies » précitées furent écrites.

b) Il est nécessaire de relever une autre erreur dans les manuscrits dont nous parlons. D'après leur récit, Saint Génomphé vint dans la Gaule du temps de Dèce et du Pape Sixte II. D'après le manuscrit de Fleury, c'était la onzième année du pontificat de Sixte II.

Ces auteurs se sont trompés: le Cardinal Baronius a démontré qu'Eusèbe a pris les mois pour des années. Ce savant prouve, par la supputation des consuls, que Sixte II n'a présidé à l'Église romaine que onze mois et dix-huit jours, vers l'an 257: or, Dèce était mort en 251. Les écrivains dont nous venons de parler ont confondu Valérien avec Dèce... et la chose se comprend: la persécution de Valérien est appelée dans divers auteurs la « persécution de Dèce ».

c) On peut se demander encore comment Saint Génomphé quitta Cahors s'il en était évêque? Les Bollandistes répondent que les évêques, envoyés alors par le Saint-Siège, étaient des missionnaires qui n'avaient aucun siège bien déterminé: ils allaient partout où ils pouvaient implanter la foi.

d) On fait aussi contre Saint Génomphé, noté Guillaume Lacoste, une objection fondée sur son nom (Genoulph, Genouph), qui, étant barbare, prouverait que ce Saint vivait dans le Moyen Âge et non dans les premiers siècles de l'Église; mais cette objection est bien faible. Rome, devenue la capitale du monde, fut le rendez-vous de toutes les nations, et il n'est pas surprenant de trouver, dans les écrits du temps, des noms barbares: il y en a bien parmi les chrétiens auxquels Saint Paul envoya des salutations dans son Épître aux Romains.

II. — DIFFICULTE PROVENANT DES MARTYROLOGES

La dernière difficulté provient des martyrologes: Saint Génomphé y est appelé de noms différents et sa fête se trouve fixée à diverses dates.

Ainsi le martyrologe romain fait mention de Saint Génomphé au 17 juin; Bellini de Padoue — édition de

Paris, 1521 — fixe la fête de Saint Genou au 20 juin; François Maurolyco — « Martyrologium in-40 », note Saint Gundulphe au 17 juin — Felicius, Bellini et plusieurs manuscrits, Galesini, « Martyrologium romanum-Milan, 1578 » — Ghinius, Ferrari, Canisius inscrivent également Saint Gundulphe au 17 juin.

A Paris, la date de la fête se trouve être partout le 13 novembre, mais le nom du saint subit encore quelques variantes. — Jacques du Breul (Lib. Antiq. Parisiens.) l'appelle Saint Génulphe ou Gendulphe. Le martyrologe des Chartreux de Cologne, additions à Usuard, porte aussi Gendulphe. C'est Gandulfus qu'on lisait dans un très ancien martyrologe d'Usuard de l'abbaye Saint-Germain-des-Près et Gendulfus dans un autre exemplaire du XIII^e siècle, appartenant à la même abbaye. L'édition d'Usuard, Paris 1536, avec les additions de Molanus a: Stus. Gendulfus. André du Saussay rapporte au 13 novembre la fête de la translation des reliques de Saint Génulphe, évêque de Cahors, à Paris.

Il est facile de concilier ces contradictions apparentes.

Les martyrologes, sous ces différents noms — Génulphe, Gundulphe, Genou, Gandulphe, Gendulphe — désignent un seul et même personnage. Les actes sont les mêmes, l'origine, la date, le pays, l'ordination par Saint Sixte, etc. Il est inutile d'entrer dans d'autres détails: ce fait est généralement admis.

La divergence des martyrologes au sujet du jour de la fête, n'offre pas une difficulté plus sérieuse. Il suffit de savoir qu'il y eut plusieurs translations des reliques de Saint Génulphe (7); ces translations amenèrent de nouvelles fêtes.

Ainsi Cahors célèbre à la date du 17 janvier le jour anniversaire de la mort de Saint Génulphe (8), et les

(7) Nous exposerons plus loin, pp. 39 et ss., cette histoire des reliques de saint Génulphe.

(8) « ...Migravit autem vir sanctissimus, et Deo acceptissimus Præsul septimo decimo die mensis Januarii... » (Vita S. Genulfi liber primus — dans Floriacens. Vet., Bibl. p. 21).

martyrologes inscrivent au 17, au 20 juin, la fête des diverses translations de son saint corps. Quant à la date du 13 Novembre, retenue par l'Eglise de Paris, elle rappelle la solennelle réception du « chef » du Saint: « Lutetiæ Parisiorum susceptio pretiosi corporis (9) Sancti Genulphi, alias Gendulphi », (André du Saussay) (10).

Après ces considérations préliminaires, nous croyons pouvoir établir la thèse suivante: « Saint Génulphé est le premier évêque connu de l'Eglise de Cahors » (11).

Et voici les preuves qui justifient cette thèse:

XIX^e siècle: Le Bréviaire de Cahors et tous les auteurs contemporains s'expriment dans ce sens.

XVIII. — Le Bréviaire de Cahors, de Bertrand Du Guesclin, datant de 1746.

XVII. — L'Abbé de Foulhiac: Annales de la Ville de Cahors » (Manuscrit). — La « Gallia christiana », de Sainte-Marthe. — Vidal: « Abrégé de l'Histoire des Evêques, etc. » (Manuscrit). — Dominicy, 2^e partie de l'« Histoire du pays de Quercy » (Manuscrit). — Lacroix: « Series episcop Cadurc ». — André du Saussay: « Martyrologium gallicanum ». — Jean Chenu: « Chronologie des évêchés de France. ». — Claude Robert: « Gallia christiana », 1 vol. in-folio. — Ferrart.

(9) Il s'agit seulement de la « tête » (d'après Abbé C. Lacarrière. Vie de S. Génulphé, dans « Histoire des évêques de Cahors », tome II.)

(10). « Un vieux Bréviaire de Paris permet, en effet, de dire que le Génulphé vénéré à Paris est celui qui fut évêque de Cahors. » — Renseignement communiqué par M. le chanoine E. Sol, de la « Société des Etudes Littéraires, Scientifiques et Artistiques du Lot » (Cahors). — Lacoste, loc. cit., dit aussi: « On expose (à Paris) son chef (de S. Génulphé) à la vénération des fidèles, dans l'église cathédrale. »

(11) « Les habitants de Cahors — note encore M. le chanoine E. Sol — ont toujours regardé S. Génulphé comme le premier évêque de leur ville. »

XVI^e. — *Molanus (Van der Meulen)*: « Additions à Usuard » — « Martyrologium romanum in singulos dies anni accommodatum », édition de Milan, 1578.

XIV^e. — *Le Livre des rentes du Chapitre de l'Abbaye de Cahors de l'an 1325 fait mention d'une église dédiée à Saint Génulphé, non loin de Thémines (Lot) (12).*

XII^e. — *Le martyrologe d'Usuard de l'Abbaye de Moissac, avec l'addition des saints particuliers au Quercy, nommé Saint Génulphé, premier évêque de Cahors (13).*

« On voyait même, au XVI^e siècle, écrit Lacoste, dans la chapelle de Saint-Sauveur (à la Cathédrale de Cahors), un tombeau de marbre blanc, fait en forme de coffre et semblable à ceux que l'on trouve dans Roma subterranea, sur le devant duquel étaient représentés, en relief, les actes de Saint Génulphé. Ce tombeau était celui de l'épouse de Dioscorus; cette pieuse dame voulut qu'on y gravât l'histoire du saint apôtre comme pour apprendre à la postérité qu'elle lui était redevable de sa conversion. Des savants du pays ont jugé ce monument digne du Haut-Empire; il servit dans le VII^e siècle (?) à renfermer le corps de Saint Géry, évêque de Cahors, comme il conste d'une épitaphe qui y fut mise dans les siècles suivants et qui fut recueillie par François Roaldès, professeur de droit à l'Université de Cahors » (14).

(12) Au XIV^e s. rattache aussi une fresque de la cathédrale Saint-Etienne, à Cahors, au-dessous de laquelle on lisait cette inscription en lettres onciales: S. GENVLPHVS PRIM. CADVRC EPISC.

(13) D'après Lacoste, Baluze et l'Abbé de Foulhiac jugèrent que les caractères de ce martyrologe étaient du XI^e siècle.

(14) On trouvera pp. 66 et ss. une description de ce tombeau (aujourd'hui détruit) et le texte latin de l'épitaphe, accompagné d'une traduction rythmée. Contrairement à ce que dit Lacoste, Lacarrière pense que le monument en question « n'était pas le tombeau primitif de saint Géry. »

VIE DE ST GÉNULPHE¹

SON ENFANCE



Dans la première moitié du III^e siècle, vivait à Rome un chrétien du nom de Genitus, « illustre par sa naissance et plus encore par ses vertus ». Les persécutions continuellement menaçantes alors, loin d'ébranler sa foi, avaient mis en son cœur le courage des martyrs. Et sa vie se passait à soulager toutes les infortunes. « Tendrement compatissant aux malheureux, dit le vieux chroniqueur, il apâisa leur faim, couvrit leur nudité et réchauffa leurs membres engourdis ».

Dieu avait uni à Genitus la pieuse Accia (15), très riche des vertus chrétiennes, elle aussi. Les deux époux étaient une émulation l'un pour l'autre et l'amour mutuel, qu'ils se donnaient, produisait en leurs âmes d'admirables fruits de sainteté.

(15) Ailleurs, on lit ALLIA, ACLIA ATTIA ou ACTIA. Nous utilisons à cette page un

Mais Accia était stérile. Et le pieux ménage voyait avec tristesse venir l'âge où l'on n'a plus d'enfant, « car ils avaient entendu dire: « ceux qui instruisent beaucoup d'enfants de la science de la justice resplendiront comme le soleil dans l'immuable éternité ». Génitus et Accia résolurent donc, d'un commun accord, d'implorer la clémence de Dieu, pour que, de leur union, naquit à la lumière de ce monde un enfant utile au soulagement des misères de beaucoup d'hommes et qu'il fût l'exemple et le modèle d'une immense bonté ».

Leurs bonnes œuvres et leurs prières touchèrent enfin le Ciel. Accia mit au monde un fils et toute la parenté se réjouit de ce bonheur inespéré. Le nouveau né reçut au baptême le nom de GÉNULPHUS (Génulphe).

Cet enfant, dont la naissance était due à la foi et à la prière de ses parents, commença, dès son plus bas âge, à fuir le monde et à montrer le goût le plus prononcé pour les exercices de piété. A mesure qu'il grandissait, on admirait en lui les grâces naturelles dont Dieu s'était plu à l'embellir. Quand Génulphe eût atteint l'âge de cinq ans, ses parents le confièrent à Saint Sixte, qui devait plus tard devenir pape sous le nom de Sixte II. Ce grand serviteur de Dieu avait la belle mission de faire grandir la piété dans un cœur déjà largement ouvert à la céleste grâce et de former aussi l'enfant dans les lettres humaines. Un tel maître ne pouvait manquer à pareille tâche.

dessin exécuté par M. J. Calmon, bibliothécaire à Cahors, d'après les cartons de M. C. A. Calmon, son père. C'est une reconstitution fragmentaire d'une peinture murale du XIV^e siècle, représentant S. Génulphe, évêque de Cahors. Cette fresque se trouvait, à la Cathédrale Saint-Etienne de Cahors, sur le pendentif nord-est de la coupole centrale; elle est malheureusement recouverte aujourd'hui par un badigeon de chaux.

Nous avons déjà parlé de cette fresque, p. 15, note 12.

Génulphe était doué d'un esprit pénétrant; il avait un caractère sérieux et la maturité d'un âge plus avancé. Les jeux de l'enfance ne l'intéressaient pas. Par contre, on sentait en lui un goût marqué pour le travail; aussi ses progrès dans les lettres furent rapides. Il eut bientôt appris l'Ancien et le Nouveau Testament. Sa piété, alimentée à la source la plus pure, nourrie par les exemples et les leçons du vénérable Saint Sixte, s'accrut merveilleusement sous le souffle de l'Esprit de Dieu.

Assez souvent ses camarades prenaient plaisir à le harceler de taquineries désobligeantes et les plus forts allaient même jusqu'à le frapper. Toujours calme et souriant, le saint enfant offrait à Dieu ces mauvais traitements avec une patience héroïque. Aussi faisait-il l'admiration de son maître par les rares qualités qui brillaient en lui et la sainteté que la grâce avait développée dans son cœur.

Ainsi grandit Génulphe, pour le sanctuaire, dans la piété et la vertu.

MORT D'ACCIA

Ses études n'étaient pas encore terminées quand Dieu retira de la terre Accia, sa mère bien-aimée.

Le père de Génulphe, Génitus, ne pouvait se consoler de cette douloureuse perte. Mais le Bienheureux Sixte vint le visiter et réussit à calmer son chagrin en lui faisant comprendre que « c'était trop longtemps pleurer celle qui déjà jouissait, dans le ciel, de la récompense de ses vertus ».

GÉNULPHE DEVIENT EVEQUE

Cependant les années s'étaient écoulées et Génulphe avait grandi. L'an 257, Saint Sixte devenait pape. Depuis longtemps, il admirait la réserve, la mortification et la

sainteté de son élève, aussi « crût-il devoir enrichir l'église de ce trésor ». Génulphe gravit donc, en très peu de temps, tous les degrés de l'ordre ecclésiastique et Sixte II avait enfin la joie de le sacrer évêque.

Dès ce moment, Génulphe redoubla les austérités que jusqu'alors il avait pratiquées. Depuis le jour de son ordination jusqu'à sa mort, « tout ce qui peut enivrer ne toucha jamais ses lèvres et n'excita jamais ses désirs ». Sa nourriture quotidienne était du pain d'orge et il évitait même de s'en rassasier. Insatiable de pénitence, Génulphe portait sur sa chair nue un rude cilice de poils de chameau qu'il quittait seulement — au moment de célébrer la Sainte Messe — pour revêtir des vêtements de fin lin. « Est-il besoin d'ajouter qu'avec de pareils moyens, il émoussa l'aiguillon de la volupté et garda jusqu'à son dernier soupir la virginité la plus parfaite »

LE PAPE SIXTE II ENVOIÉ GÉNULPHE ET SON PÈRE GENITUS EN GAULE

Au mois d'août de l'année 257 venait d'éclater la huitième persécution organisée contre l'Eglise, dont on voulait la ruine. L'empereur Valérien « oblige, sous peine de mort, ceux qui ne sont pas de la religion romaine (culte rendu à l'Empereur divinisé) à en accomplir du moins les cérémonies... à rechercher les évêques et les prêtres, à confisquer les lieux de réunion chrétienne et à surveiller les cimetières » (16).

Prévoyant les maux qui allaient s'abattre sur la communauté chrétienne, Sixte II appela auprès de lui Gêni-

(16) Texte de l'Edit, d'après H. Chéramy, P. S. S. « Les Catacombes romaines », collection « Les Pèlerinages », p. 180.

tus et lui dit: « Génitus, frère bien-aimé, voyez, les ennemis de notre sainte Religion rôdent autour du bercail du Seigneur pour y porter le massacre. Souvenez-vous de la parole du Maître: « Celui qui aime son père, sa mère, ses enfants, ses biens plus que moi, n'est pas digne de moi... Si l'on vous persécute dans une ville, fuyez dans une autre ». — Obéissez donc à l'ordre du Seigneur: vendez tout ce que vous avez, donnez-en le prix aux pauvres et partez pour la Gaule. Votre fils Génulphe, si cher à notre cœur, sera votre aide (17) dans cette sainte entreprise. Je ne doute point de votre courage et je sais que vous êtes prêts à souffrir la mort pour le Christ Jésus, notre Roi, mais l'Eglise a besoin de vous: il ne faut pas que les travailleurs manquent à la moisson du Seigneur. Allez et jetez à pleines mains la semence salutaire de la foi. Au temps de la moisson, l'ivraie sera livrée au feu, mais vous, en bondissant de joie, vous apporterez au grenier du Père de famille votre récolte de bon grain et vous recevrez un salaire de bonheur éternel ».

Quelques jours après, les propriétés des deux saints étaient vendues. Ils en distribuèrent intégralement le prix aux pauvres, aux veuves et aux orphelins.

Le saint pape voulut revoir, avant leur départ, les deux missionnaires et Génulphe dut célébrer le Saint sacrifice en sa présence. Alors Sixte II confia à Saint Génulphe la mission de prêcher et d'instruire les peuples de tous les pays où il passerait. Puis, donnant aux deux saints le baiser de paix et sa bénédiction, il leur dit le dernier adieu.

En juillet 258, paraissait un nouvel édit condamnant les évêques, les prêtres et les diacres à la décapitation immédiate. Saint Sixte, placé en évidence comme chef

(17) « Baculum » dans le texte latin.

des chrétiens, devait être une des premières victimes. Saisi dans les catacombes ainsi que les six diacres Félicissime, Agapet, Janvier, Magne, Vincent et Etienne, tous eurent la tête tranchée sur-le-champ (18). Le pontificat de Saint Sixte II n'avait duré que onze mois et dix-huit jours.

Quant à Valérien, l'auteur de cette huitième persécution, une des plus cruelles que l'Eglise ait soufferte, un épouvantable châtiment lui était réservé. Fait prisonnier en 260 par Sapor, roi des Perses, il servit de marchepied à son vainqueur chaque fois que celui-ci montait à cheval. Valérien dut subir cette pénible humiliation pendant trois ans. Lorsqu'il mourut, on fit écorcher son cadavre et la peau, tannée, teinte en rouge, demeura, comme un hideux trophée, appendue aux murailles d'un temple d'Asie (19).

GÉNULPHE ET GENITUS ARRIVENT A CAHORS

Génitus et Génulphe s'étaient donc mis en route pour la Gaule lointaine. La via Aurélia s'offrait à eux: partant du Janicule, elle conduisait à Gênes, puis, de là, à Fréjus et en Provence (Narbonnaise). Sans doute le voyage eut été facile sur cette belle chaussée aux larges dalles de granit, mais en temps de persécution on hésite à s'aventurer sur les grandes routes. Aussi les deux saints prirent vraisemblablement des chemins moins fréquentés. On juge des lourdes fatigues qu'ils durent alors endurer. Et puis, des bandes de voleurs infestaient

(18) Quelques jours plus tard, le septième diacre, S. Laurent, était saisi et condamné à l'horrible supplice du feu. Voir H. Chéramy, P. S. S. « *Les Catacombes romaines* », Coll. « *Les Pèlerinages* », pp. 85, 180, 190.

(19) D'autres font durer pendant 9 ans la captivité de Valérien et déclarent qu'il fut écorché vif après ce temps.

la campagne romaine. Qui sait, Génulphe et son père firent, plus d'une fois peut-être, de mauvaises rencontres: lors, on tâta leur bourse et comme il n'y avait rien à prendre, on malmena de toutes façons les pauvres voyageurs.

Enfin « après les mille difficultés d'un chemin pénible », Génulphe et Génitus arrivèrent à Divone (20), capitale de la province des Cadurques.

CE QU'ÉTAIT DIVONE A L'ARRIVÉE DES DEUX SAINTS

Quelques précisions historiques deviennent ici nécessaires. Quand César, gouverneur de la province de Narbonnaise (21), commença, (l'an 58 avant J. C.) la conquête de la Gaule, il trouva sur l'immense territoire compris entre le Rhin, la mer, les Pyrénées et les Alpes, une soixantaine, au moins, de petits peuples sans union. De vastes forêts couvraient les cinq sixièmes du pays. Il n'y avait point de routes: rien que des pistes ou des sentiers; pas de villes — ou si rares — mais seulement des camps et des marchés; pas de maisons, mais des huttes de bois couvertes de chaume.

Les Gaulois adoraient les « forces de la nature » et aussi « les forces morales » comme l'éloquence. Les druides, leurs prêtres, formaient une caste fermée, dépositaire des croyances et en somme, de toute la science de leur peuple. On se réunissait, la nuit, dans les bois « consacrés au culte des dieux », alors il n'était pas

(20) Aujourd'hui CAHORS, chef-lieu du département du Lot (Quercy).

(21) Cette province de Narbonnaise ne comprenait alors que la vallée du Rhône jusqu'à Lyon, le Languedoc et la Provence. Elle avait été organisée par les Romains vers 125 avant J.-C.

rare qu'on immolât des victimes humaines en l'honneur d'Hésus, « dieu de la guerre » ou de Teutatès, « dieu que les Gaulois regardaient comme leur père ».

Après les conquêtes de César (58-51 av. J.-C.), les Romains transformèrent la Gaule par leurs légions et par leurs colons. Les légionnaires agirent d'abord, établissant tout un réseau de routes magnifiques. Ensuite venaient les colons; nombreux et actifs, ils bâtissaient les villes, fondaient des écoles, des temples, des théâtres, des arènes, des ports, répandant partout la langue et les mœurs romaines.

Sous l'empereur Auguste (31 av. J.-C., 14 ap. J.-C.), la province des Cadurques fut comprise dans la Gaule Aquitaine et leur Capitale reçut le titre de « cité ». DIVONÆ (Cahors) devint une ville romaine; elle adopta le luxe, les arts des vainqueurs et s'embellit des plus beaux monuments. Elle eut ces grandes voies de communication qui relliaient l'empire au centre commun. Le Quercy fut percé de trois larges voies romaines. La première (22), se rendait de Cahors à Toulouse. La deuxième (23), servait de communication entre Bordeaux et Lyon. Enfin, la troisième allait de Périgueux à Cahors:

(22) Cette voie est marquée dans la carte de Peutinger: TOLOSA-FINES VII-COSA XX — BIBONA XV (Bibona est évidemment le nom altéré de DIVONA).

La Carte-Table de Peutinger est une espèce de livre de postes des anciens, composé vraisemblablement au IV^e siècle. Retrouvé par un ami de Peutinger, jurisconsulte d'Augsbourg, il fut publié à Venise en 1591. Ce sont de longues bandes de papier sur lesquelles on a tracé les chemins de l'Empire Romain, avec les noms des pays, des villes, des mansions ou relais de poste; le tout sans division, sans méridien, sans longitude et sans latitude.

(23) Elle aussi, marquée dans la carte de Peutinger: BURDIGALLA — SCRIONE XX — VESUBIO XX — FINES XV — AGINNUM XIII — EXCISUM XXI — DIOLLODUNUM XXIII — BIBONA XV — VARADETO XI — CARANTOMAGO XV — SEGODUNUM XXIII.

ce n'était plus une voie militaire, comme les deux premières, mais une route ordinaire.

Avec la civilisation du vainqueur, la Gaule avait accepté le paganisme romain, et, peu à peu, elle perdait ses croyances nationales. Aussi bien, dès le règne d'Auguste, la religion des druides fut prohibée et les ministres de l'ancien culte durent se cacher dans les cavernes pour y célébrer leurs mystères. Cahors rendit donc un culte aux différentes divinités de Rome, eut ses idoles et ses temples (24).

Alors, les peuplades de la vallée du Lot vivaient au milieu des plus grossières superstitions, amalgame du paganisme indigène et des fables gréco-romaines. Rarement pays présenta mélange aussi inextricable de mœurs, de religions, de civilisation et de barbarie. Et jamais encore la lumière du Christ n'avait éclairé ces ténèbres. Voici dans quel état Genuilphe et son père trouvèrent Cahors à leur arrivée.

EVANGELISATION DE CAHORS

Les deux missionnaires se présentèrent chez une veuve (25), pour demander l'hospitalité. La maison de cette femme « voyait alors d'abondantes larmes ». On y pleurait, en effet, le sort de l'unique fils. « Un démon d'une horrible sorte, tourmentait si fort l'enfant que ce n'était qu'au moyen de chaînes, d'entraves et de rudes bracelets qu'on pouvait l'empêcher de mordre les gens et de les déchirer avec ses mains — ce qui arrivait quand il pouvait atteindre ceux qui l'approchaient de trop près ».

(24) Les fouilles opérées dans diverses contrées de ce pays ont dégagé des ruines de temples et mis au jour des statues de dieux romains.

(25) MATRONA — « dame de qualité » — dit la « Vie latine ».

« Paix à cette maison », dit Génulphe en mettant le pied sur le seuil de cette demeure. Au même instant le démon cria, par la bouche de l'enfant: « Génulphe, pourquoi me persécutez-vous? Pourquoi me chassez-vous d'un pays qui m'appartient? Laissez-moi habiter la demeure que j'ai envahie ». Toutes les personnes de la maison se demandaient avec étonnement comment l'enfant pouvait savoir le nom de l'étranger et parler de la sorte. Alors Génulphe s'approcha du possédé: « Méchant démon, dit-il, au nom du Seigneur, le Christ-Jésus, que je prêche et que j'adore, je te commande de sortir du corps de cet enfant, et n'aie plus l'audace d'y revenir désormais. Va-t-en, sois réenchaîné au lieu de ton éternel supplice! »

Aussitôt le démon, poussant un grand cri, abandonna le petit être (26) qui tomba par terre comme mort. Génulphe le prit par la main et le fit relever sain et sauf. La mère, toute heureuse, se jeta aux genoux du saint, le suppliant de lui faire connaître cette religion du Christ, qui donnait une telle puissance. Génulphe n'attendait que cette demande. Il s'occupa donc d'instruire ses hôtes; puis il ordonna un jeûne de trois jours, après lequel la veuve, son fils et vingt-huit personnes (27) libres ou esclaves qui étaient en cette maison, reçurent le baptême. Dieu récompensait ainsi l'hospitalité que cette femme avait accordée à ses serviteurs.

Le bruit de ce miracle parvint aux oreilles d'Agilbert (28), citoyen de la ville, qui avait sa fille malade (29). Il

(26) « Homellum » dans le texte latin.

(27) Quarante personnes, dit Lacarrière (Abbé C.), loc. cit.

(28) On lit Agilbertus ou Aglibertus.

(29) D'après Lacroix, l'enfant était morte et le saint lui rendit la vie. — Voir: AYMA (L.): S. Génulphe dans « Histoire des Evêques de Cahors, de Guillaume de Lacroix » (traduction Ayma) T. I.

introduisit Gênulphe chez lui: la jeune fille recouvra la santé. Agilbert demanda le baptême avec sa femme et son enfant.

Tout Cahors connut bientôt ces guérisons merveilleuses. Alors « un grand nombre de malades, apprenant les prodiges que la vertu du Très-Haut opérait par l'intermédiaire de son prudent serviteur, commencèrent à accourir près de lui de toute part et si pressés qu'à les voir on eût dit un essaim d'abeilles quittant leur ruche... Vous auriez remarqué là beaucoup de personnes aux mains noueuses, aux jambes à demi-desséchées, muettes, le corps couvert de pustules, aveugles, boiteuses, sourdes, démoniaques. Gênulphe les guérissait au nom du Seigneur ».

« Je passe sous silence — ajoute le biographe d'Estrée-Saint Genou — ce qui exerçait chaque jour sa miséricorde, à savoir: le soutien des veuves, l'éducation des orphelins, la consolation des pupilles, l'habillement des nus, la visite des infirmes, les bonnes paroles à ceux qui étaient en prison — toutes choses où Dieu le rendait tout à tous. Gênulphe pouvait tout cela en Celui qui le fortifiait: le Seigneur Jésus-Christ » (30).

De tels bienfaits accréditaient la parole des missionnaires. D'ailleurs Gênulphe et Génitus ne cessaient d'implorer le secours du Ciel par leurs prières, leurs jeûnes et la rigueur de leur pénitence. Aussi les conversions se multiplièrent de bonne heure.

(30) « Vie de S. Gênulphe, premier évêque de Cahors, au III^e siècle », écrite au X^e siècle, d'après les documents les plus anciens, par un moine de l'Abbaye de Saint-Genou de l'Estrée. Traduction communiquée par M. l'Abbé H. Golleau, curé de Selles-Saint-Denis (Loir-et-Cher).

ON DÉNONCE LES MISSIONNAIRES A DIOSCORUS, GOUVERNEUR DE LA CITÉ

Mais les œuvres de Dieu sont toujours traversées par quelques obstacles. Les ministres du culte gaulois, qui comptaient encore, malgré tout, des partisans et les prêtres du polythéisme gréco-romain, virent bientôt avec dépit la désertion de leurs sanctuaires. Ils soulevèrent contre Genuilphe et Génitus la portion du peuple qui n'avait pas encore embrassé la religion nouvelle. Puis ils vinrent trouver Dioscorus, gouverneur de la cité (31).

« Deux rusés magiciens, lui dirent-ils, prêchent la destruction des idoles, tournent en ridicule nos cérémonies et méprisent les lois de nos ancêtres. Ils leur substituent on ne sait quelle invention d'un seul Dieu, qu'ils affirment être tout-puissant. Ils persuadent à leurs auditeurs qu'il ne faut adorer que lui seul, le vénérer et le chérir de tout cœur ».

Dioscorus ne pouvait ignorer ce qu'était le christianisme. Il connaissait les édits impériaux; d'ailleurs la persécution de Valérien avait déjà fait, sans doute, des victimes en Gaule (32). Aussi donna-t-il tout de suite un

(31) Dioscorus est appelé « princeps civitatis, dux » dans la Vie de S. Genuilphe provenant de la bibliothèque de Fleury. Cf. « *Floriacensis vetus bibliotheca, benedictina, sancta, apostolica, pontificia caesarea, regia, franco-gallica...* 1605 — *Vite S. Genuilphi liber primus*, p. 13 ». — Le vieux légendaire de Cahors l'appelle « comes ». Nous sommes porté à croire que Dioscorus était « Président en Aquitaine ». Nous dirons plus loin pourquoi. Cf. p. 60, note 81.

(32) D'après la tradition, en effet, au 14 mai 258, le martyr Pons avait eu la tête tranchée à Cimella, aujourd'hui Cimiez, près de Nice (autrefois ville considérable).

Dans la même contrée, Bassus, évêque de Nice, fut également pris et martyrisé. Transpercé de la tête aux pieds par deux longues broches, il expira le 5 décembre 258.

Aussi bien, vers 250 semble-t-il, un certain nombre d'évêques romains s'étaient répandus dans le nord et le centre de la Gaule où ils furent presque tous martyrisés.

nom à ses prétendus magiciens que si véhémentement on accusait devant lui. Il les fit comparaître: « Est-ce vous qui enseignez, dit-on, une doctrine nouvelle aux habitants de cette ville? » — « Comme vous êtes revêtu de la puissance terrestre, lui répondit le saint évêque, vous ne croyez pas qu'il y en ait de plus grande; néanmoins la puissance du Dieu que nous servons est bien au-dessus de celle que vous regardez comme la plus grande ». — « Je sais, répliqua Dioscorus, que vous vous servez de la magie pour séduire le peuple ignorant. Mais si vous ne sacrifiez pas immédiatement à nos dieux, vous allez subir les pires supplices ». — « Si votre prudence savait, dit Génulphe, la confiance que nous avons en Jésus-Christ, notre Seigneur, elle pourrait juger combien peu vos menaces nous effrayent. Nous croyons fermement que sa volonté est indépendante de toute puissance humaine ».

Le gouverneur furieux fit battre de verges Génulphe et Génitus, puis on les jeta dans un four embrasé. Cependant Dieu veillait sur ses serviteurs: la flamme les épargna, au grand étonnement des spectateurs dont beaucoup crurent en Jésus-Christ.

Force fut au gouverneur de constater son impuissance; cela le remplit d'une rage nouvelle. Sur son ordre, les deux saints furent retirés de la fournaise, chargés de chaînes et envoyés en prison jusqu'au lendemain. Dioscorus voulait ainsi se donner le temps d'imaginer d'autres tortures.

Mais, pendant la nuit, son fils mourut subitement. Un tel malheur, et si inattendu, jeta Dioscorus dans la consternation. Oubliant dès lors les criminels projets qui hantaient son esprit, il se mit à pleurer longuement. Sa femme, peut-être chrétienne au fond du cœur, lui disait: « Nous sommes punis à cause des deux hommes que vous avez fait enfermer dans la prison! Déli-

vez-les, demandez-leur pardon de votre conduite à leur égard et promettez de croire au Dieu qu'ils annoncent, s'ils rendent la vie à notre enfant. Je crois que nous obtiendrons cette faveur ».

Le gouverneur trouva sages les conseils de son épouse: bientôt Génulphe et Génitus furent devant lui. « Vous dites que votre Dieu est le seul Dieu, leur demanda-t-il, et vous prétendez que quiconque croit en lui, obtiendra tout ce qu'il demande en son nom? » — « Mon Dieu est le seul Dieu, lui répondit Génulphe, et l'unique Créateur de toutes choses. Il a toujours été et Il demeurera à jamais. C'est Lui qui tient la terre dans sa main, règne aux cieux et plonge son regard dans les abîmes. C'est Lui qui a formé l'homme à son image et le mit dans les agréables jardins du Paradis. Mais, par le malin conseil du démon, tout le genre humain a été bouleversé. Or Dieu a envoyé son Fils unique, le Christ-Jésus, dans le monde, afin de nous arracher tous à l'empire du mal. Pour cette œuvre de rédemption, le Christ eut beaucoup à souffrir: il connut les fouets, les crachats, la couronne d'épines et mourut sur une croix. Le troisième jour après sa mort, il ressuscitait glorieux, afin de nous ouvrir la porte du Ciel ».

Dioscorus avait écouté avec beaucoup d'attention ce rapide exposé de la doctrine chrétienne. Il introduisit alors les saints dans la chambre mortuaire où reposait le cadavre de son enfant: « Je croirai à tout ce que vous venez de dire, si vous rendez la vie à mon fils ». Génulphe répliqua: « Si vous êtes sincèrement résolu à croire en notre Dieu, allez vous-même vers l'enfant et, le prenant par la main, dites avec confiance: Au nom de Jésus-Christ, notre Dieu et notre Seigneur, vraie vie des vivants, vivez mon fils et levez-vous ».

Le gouverneur s'empressa de faire ce qui lui était indiqué. Au moment où il prononçait les paroles, l'enfant ouvrit les yeux et se leva vivant.

Fidèle à sa promesse, Dioscorus se fit baptiser avec toute sa famille. Les Cadurciens devaient suivre son exemple.

Les deux missionnaires restèrent à Cahors trois ans et demi (33), travaillant à confirmer dans la foi les nouveaux chrétiens. Une église y fut bâtie en l'honneur des Saints Apôtres. Génulphe ordonna des prêtres pour soutenir et propager la religion chrétienne, puis il se « disposa à porter en d'autres lieux la parole de vie ».

« CELLA DÆMONIORUM »

Accompagnés de disciples nombreux qu'attirait leur sainteté, Génulphe et Génitus quittent donc Cahors. Ils s'en vont, prêchant et guérissant, jusqu'au pays des Bituriges (le Berry: capitale Avaricum — aujourd'hui Bourges) (34).

Là, « un petit domaine, sis au bord de la rivière de Nahon (ou Naon), les charma par son agrément » (35). Aussi fut-il décidé qu'on s'y arrêterait. Mais déjà les habitants du pays accouraient effrayés: « Il est impossible, dirent-ils, d'habiter dans cet endroit qu'on appelle « cella dæmoniorum » — « la maison des démons ». — Car une légion tout entière de ces impurs esprits de-

(33) Il faut, en effet, corriger ainsi — d'après le légendaire de Cahors — le texte de la 2^e Vie (Acta Sanctorum, ch. 5, N^o 5), où il est dit que S. Génulphe ne passa que trois mois dans la « civitas Gitornicensis » (que nous traduisons: Cahors).

(34) Le pays des Bituriges, comme Cahors, se trouvait dans la province d'Aquitaine (Aquitania II).

(35) « Pervenerunt, in prædolio, quod dicebatur Cella dæmoniorum, super fluvium Naonis situm et in territorio Bituricenci positum » « ... (locus) satis mortalibus amoenitate sui gratissimus. »

meure en ce lieu, d'où elle éloigne les hommes, en leur apparaissant sous la forme de monstres terribles ». C'était bien, en effet, la « maison des démons » : un temple s'élevait dans un bois tout proche, on l'avait dédié à Diane, « la reine des forêts, la déesse de la chasse ». Peut-être y offrait-on encore des sacrifices à cette divinité païenne (36). « C'est pourquoi les saints du Seigneur ne pouvaient y dormir, même l'espace d'une seule nuit, sans s'exposer à être aussitôt étonnés par ces démons ».

Génulphe écouta avec bienveillance les explications qu'on lui donnait, puis il pria longuement pour prendre le conseil de Dieu. Sa résolution fut alors arrêtée : on le vit faire de l'eau bénite et en asperger le temple de Diane pour le purifier. Ensuite il demanda « à ses compagnons de se munir du signe de la croix et on se disposa, de cette manière, à passer la nuit ».

Les habitants de l'endroit « furent bien surpris, le lendemain, de les voir sains et saufs, et glorifièrent Dieu qui avait préservé ses serviteurs des pièges du démon ». Génulphe et son père « jugèrent ce lieu propre à la célébration des divins mystères et s'adressèrent à Basenus, le propriétaire. Celui-ci le leur donna et leur confia son fils pour l'instruire dans les Saintes Lettres ».

« Voulant que ce lieu (jusque là) de perdition et d'impureté fut désormais un lieu de prière et de respect, le bienheureux Génulphe y construisit un oratoire en l'honneur du Bienheureux Pierre, Prince des Apôtres ». Et le petit groupe de missionnaires se mit à travailler de toutes ses forces au salut des âmes.

(36) Lacarrière, loc. cit., dit que ce temple était abandonné parce que le christianisme avait déjà pénétré en cette région : « aussi, les démons, pour se venger, habitaient ce lieu et y exerçaient leur cruel empire ».



CONSTRUCTION DE L'ORATOIRE SAINT-PIERRE

Ce cliché, communiqué par M. P. Jouvellier, bibliothécaire de la Société Archéologique et Historique de l'Orléanais (Orléans), est la reproduction de l'aquarelle N° 24, exécutée par M. de Vassal.

« Au fond, à gauche, une chapelle à clocher-mur à deux arcades. Dans l'ouverture de la porte, en plein cintre, saint Genoulph en rouge, avec chape verte bordé d'or, mitre rose, est debout nimbé. Le long d'un mur qui s'avance au premier plan, un ouvrier, en blouse verte et chausses rouges, monte à une échelle. Il est chaussé de noir et porte un chapeau à bords relevés derrière et allongés par devant. Un autre personnage, saint Génitus, sans doute, coiffé d'un bonnet rouge et nimbé, apparaît au-dessus de la crête du mur, tenant une truelle. Au fond, silhouette d'un arbre vert. »



MORT DE GÉNITUS

Génitus devait bientôt « quitter la terre d'exil pour aller recevoir la récompense des saints. « Il mourut le troisième jour avant les calendes de Novembre (30 Octobre) (37).

La mort de ce père qu'il aimait tant, affecta beaucoup Génulphe et longtemps il pleura près de la dépouille mortelle. « Puis, se levant, il lava de ses saintes mains le corps de Génitus, l'habilla richement et l'enveloppa dans un linceul très blanc avec honneur. Enfin, assisté d'un grand concours d'hommes fidèles, il l'ensevelit avec tout le respect convenable, non loin de l'oratoire Saint-Pierre ».

RENOM DE SAINTETÉ DE GÉNULPHE SES MIRACLES. — SA MORT

Dès lors « le saint évêque s'appliqua avec plus d'ardeur que jamais à l'accomplissement des divins commandements ». Et il inventait de rudes pénitences pour affliger son pauvre corps.

« La sainteté est un parfum qui s'exhale infailliblement au loin et dont la suavité attire mystérieusement les âmes. Aussi « des hommes religieux », avides de perfection, apprenant quelle vie austère Genulphe menait, venaient dévotement se soumettre à un tel maître: ils remettaient leurs biens entre ses mains et coupaient leurs cheveux en signe de consécration au Seigneur. Une sorte de monastère s'organisa donc rapidement

(37) André du Saussay « *Martyrologe gallican* » fixe sa mort au 4 des calendes de Novembre (20 octobre) et Lacroix, au 5 des calendes du même mois (28 octobre).

près de l'oratoire Saint Pierre. Les moines partageaient leur temps entre la prière, l'étude des Saintes Ecritures et le travail manuel. Et Génulphe était, au milieu d'eux, le vivant modèle de la sainteté ».

« Un jour (38), ce très saint confesseur sortit avec ses disciples et se dirigea vers un champ qu'il voulait transformer en jardin par son travail. Il avait réuni près de là une grande quantité de poules pour servir de nourriture à de nombreux étrangers et aux frères malades. Le bienheureux Génulphe avait déjà passé en cet endroit une partie du jour à travailler de ses mains, quand une petite bête rusée, que l'on nomme vulgairement renard — et qui tend toujours des pièges aux oiseaux de l'espèce gallinacée, — accourut et, prenant une des poules dans sa gueule affamée, passa sans crainte devant le saint père avec sa proie.

« Ce que voyant, le vénérable père dit: « O cruelle petite bête, toujours prête à la rapine, pourquoi es-tu venu voler la nourriture des frères? Est-ce pour toi que j'ai rassemblé les poules ici? C'est pourquoi il ne te sera pas permis d'emporter plus loin ce qui nous appartient; bien plus, rapporte à l'endroit où tu l'as pris le faible oiseau que tu as enlevé avec tes dents et dépose-le en ce lieu sans lui faire de mal.

« A la voix de notre illustre père, la petite bête s'arrêta: obéissant à l'ordre du serviteur de Dieu, elle revint à la hâte sur ses pas et, arrivée à l'endroit où elle avait volé la poule, elle l'y laissa saine et sauve. Mais, comme

(38) Ce récit est tiré de la « *Vie de S. Génulphe, par un moine de l'Abbaye de l'Estrée-Saint-Genou* », déjà citée. On le trouve également dans « *Vetus Floriac, Bibl.: Vitæ S. Genul. liber primus* » p. 19. L'iconographie de S. Genulphe s'est très souvent inspirée de cet épisode.



MORT DE SAINT GENULPHE

Dessin de « Pier » d'après un cliché communiqué par M. P. Jouvellier, bibliothécaire de la Société Archéologique et Historique de l'Orléanais (Orléans). Ce dessin est la reproduction d'une aquarelle exécutée par M. de Vassal vers 1850 à Selles-Saint-Denis (Loir-et-Cher). M. de Vassal copia là, dans une petite chapelle, une série de 34 peintures murales consacrées à la vie de S. Gélulphes. (Nous reparlerons plus loin de ces peintures). Son travail (album in-4°) est conservé à la bibliothèque de la Soc. Archéol. et Histor. de l'Orléanais.

La « Mort de S. Gélulphes » porte le n° 81 de cette série d'aquarelles. Voici la description qu'en donne M. Jouvellier.

« Vêtu de blanc, un ciergè à la main, le saint est étendu sur une sorte de draperie rouge, posée à terre. Trois paysans en biaux jaunes, vert et rouge l'assistent. Son âme est emportée au ciel par deux anges, au milieu de rayons. Par la porte ouverte, on voit des collines verdoyantes dallage rouge et jaune: fenêtre à croisée au fond. »

le renard se remettait en chemin et qu'il passait en toute hâte devant la porte de l'église du monastère, tout à coup, il parut comme cloué au sol et pris d'un très grand tremblement. En cet endroit même, puni pour le vol qu'il avait commis, à la vue de tous, il tomba aussitôt par terre et expira.

« Chose très merveilleuse, depuis ce temps-là, on ne vit plus aucun renard se livrer en ce lieu à la rapine, ordinaire aux bêtes de cette espèce ».

Pendant, Génulphe sentait que le jour de sa mort était proche. Il réunit ses disciples autour de lui, leur annonça sa fin prochaine et leur donna ses derniers avis. Les moines durent promettre, devant témoins, qu'ils laisseraient sur son corps, pour lui servir de linceul, le cilice dont il était vêtu et qu'ils ne creuseraient pas son tombeau dans l'oratoire Saint-Pierre, par respect pour la maison de Dieu.

« Père, pourquoi nous quitter sitôt? répliquèrent en pleurant les pauvres moines. Entre les mains de qui laissez-vous vos disciples désolés? En vous perdant, nous perdons tout ».

Génulphe fut attendri: « Ne pleurez pas, mes chers fils, leur dit-il, ne vous attristez pas si je vous quitte; persévérez dans la foi; Notre-Seigneur sera votre pasteur et votre père ».

Le Saint Evêque fit célébrer devant lui les divins mystères et reçut le Viatique. A ce moment, l'Apôtre Saint Pierre lui apparut, lui annonçant que Dieu l'appelait: « Hâte-toi, serviteur de Dieu, entre dans la gloire du Seigneur, viens recevoir la couronne qu'il t'a préparée ». Fortifié par la réception du corps du Christ et doucement consolé par la céleste apparition, Génulphe traça sur lui le signe de la croix, puis, adressant un dernier

adieu à ses disciples, « il s'endormit dans le Seigneur, le 16 des calendes de février (17 janvier) » (39).

Alors de suaves harmonies emplirent les airs: les anges emportaient au ciel l'âme de Saint Génulphe (40).

Ses disciples lavèrent son corps, selon l'usage du temps, et, pour obéir aux dernières volontés de leur Père, le revêtirent du cilice. L'inhumation fut faite en dehors de l'oratoire Saint-Pierre, tout près du tombeau de Saint Génitus.

Ce lieu perdit désormais son premier nom: il ne s'appela plus « *cella demoniorum*' » — Maison des démons — mais « *Cella Sancti Genulphi* » — Selles-Saint-Genoulph..

(39) « *Miravit autem vir sanctissimus et Deo acceptissimus Præsul septimo decimo die mensis Januarii.* » dit la *Vita S. Genulphi de la Vetus Floriacens. Bibl.* » « *et, ut testificatus fuerat discipulis, extra Ecclesie septa, sepultus est ab eis decentissime juxta sanctum Patrem Genitum.* » p. 21.

Voir aussi Baillet de Longueval: *Histoire de l'Eglise gallicane*, tome 1, p. 81 — Godecard, tome 2, 17 janvier — et *Art de vérifier les dates*, nouvelle édition, tome 1, p. 69.

(40) « *Sic felix anima, carne soluta, lætissimis Angelorum suscipitur amplexibus et ante Regem supernum, coronanda, cum exultatione deducitur... In ipso autem momento resolutionis illius, auditæ sunt voces psallentium quæ dulci modulamine, suavissima concinentes alternatim carmina, cæcos pœtebant.* » *Vetus Floriacens. Bibl. Vitæ S. Genulphi liber primus.* p. 21.

HISTOIRE DES RELIQUES ET DU CULTE DE SAINT GENULPHE

Saint-Genou (Indre) (41)

« Trois ans s'étant écoulés depuis la paisible sortie de Génulphe de la demeure des hommes et du frêle vase de son corps, le Seigneur ordonna à un de ses disciples, nommé Léonte, de venir trouver le bienheureux Sébaste et de lui annoncer la mort de son saint Maître Génulphe. Léonte raconta d'une manière suivie et fidèle, à Sébaste la conduite pleine de foi en Jésus-Christ de Génulphe, sa vie admirable et austère. » (42).

Alors Sébaste vint avec Léonte « à l'endroit où reposaient les corps des deux saints (Génulphe et Génitus). Avec un grand déploiement de lumières et de peuple, ils les levèrent de terre et ils placèrent dans l'oratoire de Saint-Pierre, dans une crypte bâtie pour chacun d'eux : Saint Génulphe à droite et Saint Génitus à gauche. » (43)

(41) Canton de Buzançais.

(42) D'après la « Vie de S. Génulphe ou Genou, écrite au X^e siècle par un moine de l'Abbaye Saint-Genou de l'Estrée » déjà citée.

(43) *Vetus Floriacens.* bibl.: *Vita S. Genulfi liber primus.* p. 22: « Itaque cum ingenti apparatu lampadarum ac religioso satis obsequio psallentium, transtulit corpora sanctorum in Sancti Petri oratorium... Sub tali notitiâ eos ibi deposuit, ut ingredientibus quidem, parte dexterâ, sancti Prusulîs Genulfi corpus poncret; sinis-

« Nous croyons, écrit Guillaume Lacoste, que saint Léonte et saint Sébaste, qui écrivirent la vie de Saint Génulphe, gouvernèrent l'église naissante de Cahors. Nous ne serions pas éloigné de croire qu'ils n'aient été les successeurs du premier évêque de cette ville. Il est vrai qu'on ne peut fonder cette opinion sur aucun monument. Mais il ne nous en est parvenu aucun de ces temps éloignés. Les guerres continuelles, les troubles, l'idolâtrie encore dominante dans les Gaules, ont bien pu nous priver de la connaissance des successeurs de Saint Génulphe. On ne se servait pas, dans ces temps obscurs et orageux, de Dyptiques, c'est-à-dire, de registres où l'on conservait le nom des Evêques qui se succédaient les uns aux autres. Ces dyptiques furent inventés tard par les églises : voilà pourquoi une succession non interrompue n'existe généralement pas. Ainsi saint Léonte a pu être successeur de saint Génulphe et saint Sébaste aurait été son successeur. » (44)

Une question se pose maintenant: Quel est ce « *prædiolum quod dicebatur cella doemoniorum, super fluvium Naonis situm et in territorio Bituricensi positum.* » où Génulphe ainsi que Génitus s'arrêtèrent pour évangéliser le Berry et qui devint « Celle de saint Genoulph » (ou Selles-Saint-Genoulph) après la mort du saint Evêque : « *vocaturque nunc vulgariter Cella S. Genulphi quæ ante adventum ejus dicebatur Cella daemonis.* » ?

trâ vero, beati Patris Geniti membra locaret... Cryptas etiam super utrumque corpus ædificavit. »

Sébaste écrivit aussi les Actes des saints Génulphe et Génitus: « *Ipsorum gesta sanctorum, quæ a Leonto et cæteris discipulis eorum didicerat, scripsit.* »

(44) Cette note de Lacoste est signalée dans « *Histoire générale de la Province de Quercy — de Guillaume Lacoste* » publiée par les soins de L. Combarieu et F. Cangardel — Cahors — Girma — 1888 — in-8°. Tome I, chapitre XXI.

La plupart des commentateurs modernes des vies de saint G nulphe ont identifié ce lieu avec Selles-sur-Nahon (Indre). Il est vrai, maintenant rien ne rappelle là le culte du Saint, mais nous n'avons aucune raison sérieuse d'exprimer un doute à ce sujet (45).

(15) Cependant nous n'ignorons pas un article de M. René Crozet, professeur agrégé au Lycée de Poitiers, article paru en 1934 (1^{er} trimestre) dans le *Bulletin de la Société des études littéraires, scientifiques et artistiques du Lot* — intitulé: « *Les Peintures murales et le vitrail de Saint Genoulph ou Saint G nulphe, à l' glise de Selles-Saint-Denis (Loir-et-Cher)* », M. Crozet propose, lui, Selles-Saint-Denis (Sologne).

« Il est très frappant, écrit-il, de constater que Selles-Saint-Denis, où se trouvent les peintures que nous allons décrire (il s'agit des 34 peintures murales dont il sera question plus loin, pp. 47 et ss.) est situé non loin d'un autre Naon, ce dernier, affluent de la Sauldre. Le village faisait partie, lui aussi, de l'ancien diocèse de Bourges. Il est vrai que le village et l' glise actuels ne se trouvent pas sur les rives mêmes du Naon. Le ruisseau coule à quelques centaines de mètres au sud du village dont il est séparé par la Sauldre. Mais, dans le vallon du Naon, on voit encore une fontaine, considérée comme miraculeuse et associée au culte de saint Genoulph. On s'y rend en pèlerinage, tous les ans, le lundi de la Pentecôte.

« Le mot « cella » a donné « Selles », aussi bien en Sologne qu'en Berry. Les commentateurs modernes ont retenu le nom du Nahon, rivière berrichonne, affluent du Fouzon. Ils ont ignoré le Naon, affluent de la Sauldre. En réalité, il faut dire que la dénomination « Cella S. Genulphi » a été longtemps supplantée par le nom du prieuré Saint-Denis qui paraît avoir été le noyau autour duquel s'est formé le village actuel. Cette  glise et son cimetiere, cités au début du XII^e siècle parmi les possessions de l'abbaye de Saint-Satur (Cher), sont désignés comme faisant partie de la Ferté-Imbault qui se trouve à 2 kilomètres en amont sur la rive gauche de la Sauldre. Dans les textes qui les désignent le mot « cella » n'apparaît pas. Sans doute, était-il réservé à un oratoire disparu à côté de la fontaine seule conservée.

« Au XV^e siècle, pour des raisons impossibles à préciser, mais qui doivent se rattacher à la popularité croissante dont le culte des saints était l'objet à la fin du Moyen âge, la dévotion à saint Genoulph connut un renouveau de faveur. La chapelle actuelle fut construite, décorée de peintures et de vitraux. Le centre du culte  migra ainsi sur la rive droite de la Sauldre. La dénomination

et sans doute à Mages
de Sa. Denis
à l'abbaye
Le corps de saint Genoulph resta dans l'oratoire Saint-Pierre, à la « cella S. Genulphi » (Selles-sur-Nahon), jusqu'au jour où le roi Charles II, le Chauve, permit à Mainard, abbé de Strada (Estrée-Saint-Genou, Indre), de le porter en son monastère. Quant aux ossements de saint Genitus, ils ne quittèrent pas « Cella S. Genulphi ». (46)

« Cella S. Genulphi » combinée avec le vocable du prieuré donna Selles-Saint-Denis ou Selles-Saint-Genoulph indifféremment employés jusqu'à ce que la toponymie officielle adopte la première forme; mais la seconde a survécu dans le parler local. Le lien entre le village, la cella et la fontaine resta assuré par le « pont des pèlerins ».

« Ainsi paraît s'expliquer la présence à Selles-Saint-Denis d'un ensemble iconographique qui, en dehors de quelques chapiteaux romans de l'abbatiale de Saint-Genou (Indre), n'a d'équivalents ni en Berry, ni en Quercy ».

Malheureusement cet article communiqué à Selles-Saint-Denis a été jugé très fantaisiste.

(46) On écrit « Genoulph » en cette région.

L'Abbaye de Strada fut bâtie, en 828, par Wifred, comte de Bourges — « Comes Bituricensis ». Wifred « donna à perpétuité cette abbaye aux religieux de saint Benoît et la plaça sous l'autorité du roi de France. » — D'après la *Vetus Floriac. Bibl.: Vita S. Genulphi liber secundus*, p. 82 et ss.

Les notes latines qui vont suivre, sans référence, seront empruntées à la *Vetus Floriac. Bibl.: Vita S. Genulphi liber secundus*.

Voici — au moins dans ses parties les plus importantes — le récit de cette translation, à Strada, du corps de saint Genoulph: « Erat igitur, haud procul a predicto Stradensi coenobio, locus sex videlicet millibus distans ab eo, in quo sanctorum Genulphi et Geniti memoria continebatur... ». Cella S. Genulphi et le monastère d'Estrée-Saint-Genou n'étaient donc — au dire de cet « auteur anonyme » — qu'à une courte distance l'un de l'autre. (Ainsi en est-il, justement, pour Selles-sur-Nahon et Saint-Genou, les deux dans l'Indre).

Les cendres de saint Génitus restent dans l'oratoire Saint-Pierre: « ...Hoc sane præcipiens (Carolus Calvus) ut sancti quidem Præsulis Genulphi corpus Monasterio (Stradensi) transferret, beati vero Patris illius Geniti glebam remanere sineret »

Comment, arrivés en présence des deux tombeaux qui se trouvaient dans l'oratoire Saint-Pierre, les moines déterminèrent facile-

Bientôt, les invasions normandes atteignant l'Aquitaine, Mainard décida qu'il fallait fuir. Les moines de Strada emportèrent avec eux ce que leur monastère possédait de plus précieux, notamment la chasse-reliquaire de saint Genoulph. (47)

Ils s'arrêtèrent à Bourges où les reliques du saint Evêque « firent trembler les démons » : un démoniaque fut guéri.

Revenus au monastère d'Estrée-Saint-Genou, après le départ des bandes pillardes, les moines y ramenèrent avec eux les saints ossements, mais pour très peu de temps. Une nouvelle invasion les forçait encore à s'enfuir : cette fois, on alla jusqu'au « moustier Saint-Pierre ». (48) Et le corps de saint Genoulph suivait toujours.

ment celui de saint Génoulph: « Oratorium ergo, quod in honore Sancti Petri sacramentum erat-(fratres) sunt ingressi: sanctum inquirunt thesaurum (i. e. corpus sancti Genulfi)... ut in libello vite vel obitus eorum continetur, sancti quidem Præsulis Genulfi corpus ad ingredientium dexteram, Beati vero Patris ejus Geniti membra, parte fuerant sinistrâ locata. Igitur ea certitudine maximi pretii reperto munere... »

Comment se fit la translation: « ...Dignâ cum reverentiâ, sanctum corpus gestatorio fratres imponunt et sic cum laudibus divinis ad monasterium redeunt, in quo sub. die xij. Kalend. Julii preciosum deponentes onus, ob tanti Confessoris adventum, hunc ipsum diem quotannis instituire celeberrimum atque solemnem ». Cette translation eut donc lieu le 12 des calendes de Juillet (20 Juin) et, dans la suite, on en rappela le souvenir chaque année par une fête en l'honneur de saint Genoulph.

(47) « Cœnobii Stradensis Abbas Mainardus, cum fratribus suis, hostili præcognito adventu, fugæ præsidium expectere decreverat. Assumptis igitur omnibus que, salvandi gratiâ, secum ferenda censerant. Etiam Beati Præsulis Genulfi corpus pariter ferri voluerunt. Cum ergo... usque Byturigam peregissent civitatem, ecce demon per os hominis cœpit clamare... »

(48) Aujourd'hui: Saint-Pierre-le-Moutier, dans la Nièvre, arr. de Nevers. Par décision de Charles le Chauve, ce « moustier Saint-Pierre » dépendait désormais, depuis quelques années, de l'Abbaye d'Estrée-Saint-Genou.

A Saint-Pierre-le-Moutier, « des clercs et des religieuses, établis en cette ville, apprenant les miracles opérés par l'intercession de saint Genoulph, firent demander avec instance qu'on leur donnât « quelque petite partie de son corps ». Mainard accéda à leur désir et les moines détachèrent pour eux une côte du Saint. Tout heureux d'avoir obtenu cette si précieuse relique, clercs et religieuses se hâtèrent de se la partager. Alors — note la *Vetus Floriacensis Bibliotheca...* — au grand étonnement de tous, le sang coula de la côte brisée : Dieu voulait, par ce miracle, manifester la sainteté de son serviteur. » (49)

Dès que la chose devint possible, les moines de Strada se remirent en route pour regagner leur monastère. Après quelques jours de marche, arrivés en un certain lieu — « (in territorio) quod Sigalonium dicitur, » — ils s'arrêtèrent pour se reposer (50). Le séjour du corps de saint Genoulph dans cet endroit attira sans doute sur le pays les faveurs du ciel, car, après le départ des religieux, les habitants bâtirent une église « en l'honneur du Saint Confesseur et qui porta son nom ». Même « les cultivateurs des terres environnantes firent vœu à saint Genoulph de prélever, sur leur blé de semence, une part qu'ils offriraient à l'église, cela pour mériter de leur saint Patron qu'il protégéât leurs moissons contre la foudre, les tempêtes et toutes les perturbations mauvaises de l'air ». Or, ajoute le chroniqueur du x^e siècle,

(49) « ... (expetierunt) ut cis aliquantulam portionem de sacro Beati Præsulis corpore darent: unam e costis ejus illis concesserunt. Quam cum inter se Clerici et Deo sacratæ Virgines sibimet exaquantando secuisent, mox, ab utrisque partibus, cruor stillavit. »

(50) « Indo egressi, viam suam direxerunt ad territorium quod Sigalonium (Sigalonia) dicitur. Ubi post aliquot cum pervenissent dies, quodam loco diversorium habuerunt... » C'est ce lieu, sans doute, qu'il faut identifier avec Selles-Saint-Denis.

« depuis ce temps jusqu'à maintenant, ils ont été fidèles à leur promesse, aussi la protection de saint Genoulph ne leur a pas manqué. » (51)

De retour pour la seconde fois à Strada, la châsse du Saint Evêque y demeurera désormais de longues années, attirant en foule les pèlerins. (52)

Au moyen-âge, le pèlerinage de Saint-Genou (monastère de Strada — ou Estrée-Saint-Genou, Indre), connut une popularité considérable et se signala par de nombreuses guérisons.

Actuellement, en cet endroit, aucun culte particulier n'est rendu au Saint. Notons cependant que le Propre du diocèse de Bourges inscrit au 20 juin la fête de saint Genou. (53)

« Deux ou trois chapiteaux romans du chœur de l'abbatiale de Saint-Genou (Indre) (54) sont consacrés à la Vie du Saint. »

(51) « Cultores agrorum circumjacentium votivum sibi fecerunt usum ut, sementis tempore, portionem seminis, quantum sibi videretur, ad Ecclesiam ipsam quisque deferret ac sancto Confessori, ad usus sacerdotis qui divina ibidem mysteria celebraret, devotus offerret, ut, ejus meritis, eorum segetes vel a fulgure et tempestatibus, sive adversis aeris corruptionibus illaese servarentur. »

(52) Vers l'an 990, Robert, abbé de Strada, ordonna une nouvelle translation: « Fratres sanctissimum Beati (Genulfi) Corpus elevantes thesaurum, ex loculo veteri, transponunt in novum, quod ad hoc ipsum diligentissime fuerat preparatum. Tunc, cum psallentium choris ac specioso simulque religioso satis apparatu, sanctas easdem Reliquias, ad constitutum extra vicum deferunt locum. In quo nunc (i. e. fin du X^e ou début du XI^e siècle) ob eam causam, in honore sancti Apostoli, Andreae, videtur ecclesia constructa » p. 64.

(53) Nous avons utilisé ici une intéressante documentation due à l'obligeance de M. l'abbé E. Guérin, curé de Saint-Genou (Indre).

(54) Cette abbatiale de Saint-Genou est devenue l'église paroissiale actuelle.

*shepille
P. André, son
P. An. & P.
Bony, p. 567*

SELLES-SAINT-DENIS

(Loir-et-Cher) (55)

Lorsque les moines de Strada, quittant le « moustier Saint-Pierre », revenaient vers leur ancien monastère, toujours porteurs du corps de saint Genoulph, ils s'arrêtèrent, avons-nous dit, « dans un certain lieu », où ils déposèrent les saintes reliques.

« Ce certain lieu, dit M. l'abbé Golleau, c'est Selles-Saint-Denis, et l'endroit où reposa le corps de saint Genoulph, l'emplacement de l'église Saint-Genoulph.

« Le pays, continue-t-il, était alors décimé par une épidémie violente. Connaisait-on la puissance du Bienheureux, dont les reliques étaient là, ou bien les moines profitèrent-ils de leur séjour pour prêcher aux populations éprouvées de se recommander à Dieu, par l'intercession de saint Genoulph, toujours est-il que l'on vint, non seulement du pays même, mais de tous les environs, prier saint Genoulph. Des processions furent organisées en son honneur, le ciel fut supplié : Dieu permit enfin la cessation du fléau et la guérison d'un grand nombre de malades. Il y eut alors tant de prodiges éclatants que le peuple enthousiasmé s'opposa au départ des moines. Quelques-uns durent donc rester et, de concert avec les habitants, « fabricaverunt ecclesiam ». D'où l'origine, à Selles-Saint-Denis, de l'église de Saint-Genoulph, avec sa dévotion tant de fois séculaire et toujours si ardente à ce grand saint ; d'où l'origine du pèlerinage annuel du Lundi de la Pentecôte, resté si célèbre et si populaire ; d'où l'origine, sur l'emplacement du presbytère actuel, du prieuré de Saint-Genoulph, résidence des moines, qui furent chargés du ministère paroissial de Selles-Saint-Denis jusqu'à la Révolution.

(55) Canton de Salbris.

« L'église Saint-Genoulph est classée comme monument historique depuis 1850. »

Il importe de remarquer que l'église Saint-Genoulph, à Selles-Saint-Denis, renferme une curieuse série de peintures murales retraçant la vie du saint missionnaire. La fenêtre principale de l'abside contient, d'autre part, des fragments de vitraux anciens parmi lesquels on reconnaît une scène consacrée au même saint. Ces œuvres artistiques — peu connues — méritent une description. Nous l'empruntons à M. Crozet (56).

1. — Les peintures

« Les peintures de la chapelle Saint-Genoulph, du village de Selles-Saint-Denis, garnissent les deux murs latéraux de la nef non voûtée et le revers du mur de façade. A 2 m. 30 du sol, environ, elles forment une bande continue de 1 mètre de hauteur. Les scènes garnissent des surfaces rectangulaires plus hautes que larges, aux angles supérieurs légèrement arrondis. D'étroites bandes jaune clair les séparent les unes des autres. Chacune d'entre elles était accompagnée d'une légende peinte en-dessous, en caractères gothiques ; ces légendes ont malheureusement disparu presque totalement. La conservation de ces peintures est médiocre. Beaucoup de figures semblent avoir été systématiquement détériorées avec un instrument pointu qui a perforé l'enduit sur lequel elles sont appliquées (57). De plus,

(56) Article cité précédemment: *Bulletin de la Société des Etudes du Lot* — 1934 — 1^{er} fascicule — pp. 74 et ss.

(57) M. le Curé de Selles-Saint-Denis attribue cette détérioration aux Huguenots: « Ces fresques, dit-il, ont eu à subir l'outrage des Huguenots, au moment des guerres de Religion: les traces des coups de lance dans la figure des personnages en restent les témoins. »

elles ont eu à souffrir un badigeonnage qui les a fort endommagées. Malgré cela, maintenant, elles réapparaissent, et on peut distinguer, en 34 tableaux, toute la vie de saint Genoulph. La série commence sur le mur nord, près de la porte d'entrée :

» L'artiste suit, pas à pas, le récit traditionnel des « Vies » du saint ; on dirait même qu'il illustre avec plus de complaisance les scènes familières, facilement intelligibles, qui rapprochent le héros de la foule anonyme des fidèles : sa naissance, son enfance, ses occupations manuelles ou spirituelles. Rien, dans ces tableaux sobrement composés, ne rappelle les grandes compositions impressionnantes du XIII^e siècle. Les fidèles lisaient l'histoire de saint Genoulph dès l'entrée de la chapelle. Le récit illustré des miracles de la vie du Saint leur faisait espérer le miracle pour eux-mêmes.

»... La composition des scènes est simple, l'espace réservé à chacune d'elles étant complètement occupé par les personnages principaux, placés au premier plan. Quelques-unes d'entre elles, cependant, comportent un échelonnement des personnages ou des objets sur des plans successifs ; l'observation des règles de la perspective est, généralement, assez correcte. L'artiste indique sobrement le modelé des visages et des vêtements. Dans bien des cas, les fonds, assez accentués (tentures et dalages dans la série des 20 premières scènes), servent à mettre en valeur les tonalités claires (le coloris devait être primitivement assez vif) des personnages. Le dessin et le modelé ne comportent ni lignes cernant les contours, ni hachures (58). Le peintre de Selles-Saint-

(58) Il faut noter, d'autre part, — fait encore remarquer M. Crozet, — que les scènes 1 à 10, 26 et 27, se déroulent dans un décor uniforme qui comporte un fond de tentures accrochées à des arcades entre lesquelles on aperçoit des fenêtres arrondies. Ce

Denis, sans être un maître, était cependant un praticien habile, en possession d'une technique souple. »

M. de Vassal, qui exécuta à l'aquarelle, vers 1850, des copies de ces peintures, les date de la fin du XIV^e siècle ou début du XV^e — Nous ignorons absolument le nom de leur auteur.

Voici — d'après les aquarelles de M. de Vassal — la reconstitution des Scènes de la Vie de saint Genoulph, à Selles-Saint-Denis. (59)

A) — Mur Nord de la nef

1. — *Mariage des parents de saint Genoulph.* — Un Cardinal, en rouge, prend la main de Génitus, vêtu de bleu ; celui-ci, tête nue, longs cheveux pendants, tient dans sa main gauche une toque ronde, rouge. Aclia est debout à droite, vêtue de brun bordé de blanc, par-dessus une robe également brune à ornements circulaires. Dallage noir et jaune.

décor passe-partout sert à des scènes qui se passent en des lieux divers: le mariage de Génitus et d'Aclia, la naissance de saint Genoulph, son entrée dans les ordres, sa prédication de l'évangile dans la « Civitas Geturnicensis », etc. Il ne convient réellement à aucune de ces scènes que nous pourrions imaginer dans une église, dans une maison particulière... Peut-être l'artiste a-t-il été inspiré par le souvenir d'une représentation du « Mystère » de saint Genoulph. » Au Moyen Age, en effet, on aimait jouer la Vie des Saints et il est certain que saint Genoulph eut son « Mystère ». Ainsi le décor uniforme qu'adopte le peintre de Selles-Saint-Denis « pourrait très bien être la figuration d'un décor de théâtre. Ce ne serait pas la première fois que l'on constaterait des liens entre les représentations théâtrales et les œuvres des peintres, des sculpteurs ou des peintres verriers de la fin du Moyen Age. »

(59) Nous devons les descriptions qui vont suivre à la complaisance de M. P. Jouvellier, bibliothécaire à Orléans.

2. — *Génitus et Aclia prient pour avoir un fils.* — Ils sont agenouillés tous deux dans l'attitude souvent attribuée aux donateurs, les mains jointes, bien étudiées, celles de Génitus surtout. Les têtes sont mal conservées. Aclia est vêtue de bleu clair et Génitus de brun. La tenture de fond est rouge à ornements circulaires or. Au-dessus de la tenture, à droite, buste d'évêque nimbé. Dallage rouge et verdâtre.

3. — *Naissance de saint Genoulph.* — Un grand lit rectangulaire à courte pointe rouge et traversin blanc. Aclia y est couchée. En arrière du lit, une femme en bleu, à coiffe blanche, se penche vers la mère de saint Genoulph. Au premier plan, à droite, une femme en vert, agenouillée, plonge l'enfant nimbé dans un baquet de bois. Tenture verte. En-dessous, on lit : « ...nt saint Ge..u... » (Comment saint Genoulph ?...)

4. — *Baptême de saint Genoulph.* — Celui qui administre le baptême est debout, à gauche, un livre à la main, en robe bleue avec rochet blanc et étole rouge. A droite, un homme en vert présente l'enfant nimbé de jaune au-dessus des fonts (cuve ronde à pied évasé). Un autre personnage, femme vêtue d'une robe brune, coiffe blanche, est debout derrière. Tenture rouge et jauné ; dallage rouge et vert.

5. — *Instruction de saint Genoulph.* — Un maître d'école, vêtu de bleu clair, coiffé d'une toque rouge, avec, au bras gauche, passé dans un coulant de la manche, un paquet de verges, est assis à gauche sur une chaire à grand dossier. Il présente un livre ouvert à saint Genoulph, déjà grandi, vêtu de blanc et nimbé ; d'autres enfants, vêtus de rouge ou de bleu, sont assis à droite tenant des livres ouverts. Tenture verte. Dallage rouge et vert.

6. — *Présentation au Pape.* — Aclia, vêtue de noir, debout à gauche, présente saint Genoulph, habillé de rouge brun, au Pape. Celui-ci porte la soutane blanche, recouverte d'une chasuble rouge et d'une chape verte bordée d'or et de cabochons, tiare jaune. Au second plan, un cardinal rouge à chapeau plat. Tenture rouge ; dallage bleu et jaune.

7. — *Mort d'Aclia.* — Le même lit que sur la scène 3. Aclia est couchée, coiffée d'un bonnet. Une tenture verte couvre la tête du lit. En arrière, une femme en vert et coiffe blanche ; un personnage vêtu de noir se penche vers la moribonde. Dallage vert et rouge.

8. — *Funérailles d'Aclia (?)*. — Au centre, un cardinal rouge, coiffé du chapeau plat. A droite, le Pape, assis, en blanc, avec chasuble verte et chape rouge brodée d'or, tiare or et rouge ; ses pieds sont posés sur un coussin blanc (?), bordé de noir. Devant lui, saint Genoulph debout, nimbé, en robe bleu clair, levant les mains. A gauche, une quatrième personnage en noir, bourse rouge à la ceinture, levant une main. Ces personnages regardent une ouverture béante dans le sol, de forme circulaire (?). Tenture rouge ; dallage noir et jaune.

9. — *Scène obscure.* — A droite, un personnage barbu, vêtu d'une armure et d'un manteau bleu, bordé de blanc, coiffé d'un chaperon pointu à couronne d'or. Il lève la main droite en regardant un jeune homme au justaucorps vert clair. Devant lui, un autre personnage portant des chausses collantes bleues. Deux autres personnages très effacés à gauche. Dallage rouge et jaune.

10. — *Autre scène difficile à lire.* — Le même personnage barbu, à genoux devant un autel rectangulaire sur lequel est son chaperon couronné. Au-dessus de l'autel, une forme blanche seulement indiquée. Derrière l'homme, neuf personnages agenouillés, dont un vêtu de vert

et rouge. Tenture à grandes fleurs rouges semblables à des tournesols ; dallage gris et jaune.

11. — *Saint Genoulph reçoit la consécration épiscopale.* — Le saint, vêtu de rouge et de vert, est agenouillé devant le Pape. Celui-ci porte la soutane blanche avec chasuble verte et chape bleu clair bordée d'or, tiare à trois couronnes. Debout entre les deux, un cardinal ; deux autres personnages à droite et à gauche : un, en gris clair, l'autre (une femme) en noir. Tenture rouge ; dallage rouge et vert.

12. — *Saint Genoulph et Génitus sont envoyés en Gaule.* — A droite, le Pape, vêtu de blanc, chasuble rouge, chape bleu clair (?) bordée d'or, et un cardinal en rouge. Le Pape pose la mitre sur la tête du saint vêtu de vert, assis face à Genitus. Celui-ci, en robe noire, porte une bourse rouge à la ceinture. Tenture verte.

13. — *Saint Genoulph prêche.* — On devine la silhouette mitrée du Saint, en chape verte, debout devant un groupe de personnages : une femme en robe verte et coiffe blanche agenouillée, une autre également agenouillée et deux femmes debout, en robe noire avec bourse rouge.

B) — **Mur sud de la nef** (en revenant vers la façade)

14. — *Scène illisible* : On distingue très mal des personnages vêtus de vert.

15. — *Dioscorus, préfet de Cahors et sa femme.* — Celle-ci, vêtue d'une robe verte à taille serrée, sous-robe rouge, porte une coiffe rouge qui lui encadre le visage. Elle est debout, le bras droit écarté. Son mari, debout à côté d'elle, est en justaucorps clair, haut-de-chausse vert, robe bleu clair bordé d'orangé, les mains dans un manchon rouge, chaperon rouge et blanc.

16. — *Saint Genoulph devant Dioscorus.* — Le préfet de Cahors et sa femme sont vêtus comme précédemment. Dioscorus porte une toque ronde. Il est assis à droite du tableau. Le Saint, vêtu de blanc, chape rouge foncé bordée d'or, mitre bleue à bandes d'or, est debout au milieu de la scène. Derrière lui, un personnage à chausses collantes vertes, pourpoint rouge et toque verte, chaussures noires à bouts arrondis, tenues par quatre brides parallèles.

17. — *Saint Genoulph et Génitus en prison.* — En chape rouge bordée d'or, mitre bleu et or, le Saint est agenouillé. Par une baie, placée en haut à droite du tableau, un ange lui envoie une lumière rayonnante. Génitus est agenouillé derrière le Saint; il est vêtu de gris foncé et de jaune. Dioscorus et sa femme, reconnaissables à la couleur de leurs costumes, sont debout à gauche. Dallage noir et blanc.

18. — *Résurrection du fils de Dioscorus.* — Le fils du préfet git, inerte, les yeux clos, indiqués par un simple trait — pourpoint vert, robe rouge à bordure bleue, capuchon brun; ses jambes semblent enfermées dans une armure de fer et les solerets sont à bouts arrondis. Saint Genoulph est à gauche, en blanc, chape verte doublée de rouge et bordée d'or, mitre bleue et or. Dioscorus et sa femme, toujours vêtus de même manière. — Une main de Dioscorus se tend vers le jeune homme. Dallage vert.

19. — *Conversion de Dioscorus et de sa famille.* — Le préfet, sa femme, son fils et sa fille sont agenouillés à la file indienne, presque nus. Derrière eux, un personnage debout en robe et coiffure noires. A droite, saint Genoulph, vêtu de blanc, avec chape verte doublée de rouge et bordée d'or, mitre bleu et or, baptise. Dallage noir et blanc.

20. — *Fondation de l'église de la « civitas Geturnicensis » (Cahors).* — Dioscorus et sa femme, vêtus comme à la scène 15, sont debout aux côtés de saint Genoulph qui porte un vêtement blanc, avec chape rouge doublée de bleu, mitre vert et or. Génitus en noir assiste à la scène qui se déroule en plein air. Au fond, deux collines vertes couronnées de remparts à tours cylindriques d'où émergent trois clochers en pyramides.

21. — *Construction de l'église.* — Presque tout le tableau est occupé par une église de plan rectangulaire qui s'ouvre à droite par une porte en accolade à fleuron portée par deux colonnettes à bases prismatiques. Un clocher-mur, avec une cloche entre deux arcades, s'élève sur le pignon. Un ouvrier de petit taille est monté sur une échelle plate posée sur le toit. A gauche, le maître d'œuvre, barbu, vêtu de bleu, tient une règle à la main : il est coiffé d'un chaperon rouge à plume verte. Fond de collines vertes.

22. — *Départ pour le Berry.* — Saint Genoulph, à droite, nimbé, vêtu de blanc, chape rouge doublée de bleu et bordée d'or, mitre bleue à bandes d'or, marche avec Génitus, en gris, dans un paysage de collines vertes. Saint Genoulph relève sa chape de la main gauche. On lit, sous ce tableau: « ...estoint... », en caractères gothiques.

23. — *Au pays des démons.* — Une grande silhouette de femme en bleu clair, à tête horrible de démon cornu et armé de griffes, se détache sur un fond vert et rouge par moitié horizontale. Des démons semblent sortir des fenêtres d'une maison à pignon aigu qui occupe la droite de la scène. Un autre, à nez allongé comme une trompe, tient la traîne de la robe de la femme. Il est nu et ses jambes se terminent par des pattes d'oiseau. Un démon à grands bras domine le pignon de la maison.

24. — *Construction de l'oratoire Saint-Pierre.* — Au fond, à gauche, une chapelle à clocher-mur à deux arcades. Dans l'ouverture de la porte, en plein cintre, saint Genoulph en rouge, avec chape verte, bordée d'or, mitre rose, est debout, nimbé. Le long d'un mur qui s'avance au premier plan, un ouvrier, en blouse verte et chausses rouges monte à une échelle. Il est chaussé de noir et porte un chapeau à bords relevés derrière et allongés par devant. Un autre personnage, saint Genitus, sans doute, coiffé d'un bonnet rouge et nimbé, apparaît au-dessus de la crête du mur, tenant une truëlle. Au fond, silhouette d'un arbre vert.

25. — *Maladie de Génitus.* — Génitus, habillé en moine, est couché à terre, un cierge à la main, Saint Genoulph, nimbé, est en blanc, chape jaune doublée rouge et bordée or. Il tient aussi le cierge.

C) — Revers du mur occidental

26. — *Mort de Génitus.* — Génitus, entouré d'un linceul et de bandelettes, git sur le sol dallé de gris et jaune. Saint Genoulph, tenant à la main un petit bâtonnet (?) dont on ne voit pas bien l'usage (peut-être est-ce un cierge ?), s'incline vers son père, dans un mouvement très expressif. Il est encore vêtu en évêque, chape rouge doublée bleu, bordée or, mitre bleu et or. La scène se déroule, comme les premières, sur un fond d'arcades tendues de draperies blanches.

27. — *Funérailles de Génitus.* — On voit toujours le mort enseveli : il est dans la fosse que comble, avec une pelle creuse, un fossoyeur en robe verte et calotte noire. Saint Genoulph, à gauche, est debout, en blanc, avec chape d'or broché, doublé noir et bordée or, nimbé mais non mitré. Il tient un livre ouvert. Tenture rouge.

28. — *Episode du renard et de la poule.* — A gauche, un homme debout, en bllaud jaune, chausses blanches,

bas noirs montant jusqu'aux genoux et faisant des plis, un couteau à la ceinture, chapeau noir ; il est appuyé sur un bâton à poignée. Derrière lui, un autre homme en rouge, même costume. Celui-ci adresse la parole à saint Genoulph, nimbé, en robe et chaperon blancs, appuyé sur un bâton semblable et montrant du doigt un renard qui emporte une poule. Au fond, collines vertes avec arbres bien étudiés.

29. — *Suite de la scène précédente.* — Les mêmes personnages regardent sur la colline le renard mort et la poule libérée près de lui.

30. — *Saint Genoulph prêche en Berry.* — Assis sur un tertre circulaire au milieu duquel pousse un jeune arbre, saint Genoulph, vêtu d'une robe blanche et nimbé d'or, s'adresse à quatre paysans en blicauds rouges ou jaunes ; l'un a un chapeau noir, un autre une toque rouge et deux sont nu-tête. Le buste de saint Pierre apparaît dans le ciel. Fond de collines vertes.

31. — *Mort de saint Genoulph.* — Vêtu de blanc, un cierge à la main, le Saint est étendu sur une sorte de draperie rouge, posée à terre. Trois paysans en blicauds jaune, vert et rouge, l'assistent. Son âme est emportée au ciel par deux anges, au milieu de rayons. Par-la porte ouverte, on voit des collines verdoyantes. Dallage rouge et jaune : fenêtre à croisée au fond.

32. — *Ensevelissement de saint Genoulph.* — Le saint, mort, est allongé sur le dallage rouge et jaune. Un personnage accroupi, vêtu de rouge soutient sa tête. Un autre, habillé de vert, est accroupi aussi derrière, à mi-corps du Saint. Fenêtre rectangulaire au fond.

33. — *Funérailles de saint Genoulph.* a) — Le corps, allongé, est entouré de terre, malgré le dallage. Un pay-

a) Cette scène se trouve à gauche de la fenêtre de la façade au-dessus de la scène 29.

san, en blanc, tient une pelle ronde; un autre personnage vêtu de rouge prie à la tête du mort. Dallage noir et jaune, fond rouge avec fleurs de lys d'or.

34. — *Culte de saint Genoulph.* b) — Un autel se détache sur un fond de tentures rouges; une chaise est posée dessus, encadrée de fleurs de lys. A gauche, un personnage en blaud blanc et chausses rouges; à droite, un autre, portant robe rouge, agenouillé. Dallage noir et jaune.

2. — Le Vitrail

« Dans la fenêtre à réseau flamboyant qui se trouve derrière l'autel, on remarque plusieurs panneaux (exactement quatre) de vitraux anciens. Les deux panneaux supérieurs, de même facture, représentent, l'un la Crucifixion, l'autre une scène relative à saint Genoulph. Dans un groupe de personnages debout, on reconnaît, à gauche, saint Pierre, barbu, vêtu de bleu et de rouge, tenant sa clef de la main droite, un livre ouvert de la main gauche. A droite, saint Genoulph, mitré et nimbé, est revêtu de rouge. Entre les deux saints, un homme et une femme également debout, portent les costumes du temps de Henri III. La femme, en particulier, a une fraise tuyauté. Au premier plan, un enfant semble lever une verge ou un coutelas sur un renard qui tient un oiseau dans sa gueule. Il faut y voir, sans doute, une allusion familière à un miracle de saint Genoulph. Celui-ci aurait obligé le renard qui dévastait son poulailler à lâcher prise. » (60)

b) Cette scène se trouve à droite de la fenêtre, au-dessus de la scène 81.

(60) D'après M. Crozet: *Bulletin de la Société des Etudes du Lot*, loc. cit., p. 82.

La présence, dans ce vitrail, d'un écusson aux armes de la famille d'Estampes (61), écusson entouré du collier du Saint-Esprit, permet de supposer quels en furent les donateurs et de dire qu'il n'est pas antérieur à l'année 1661, date à laquelle Jacques d'Estampes, marquis de Mauny et de la Ferté-Imbault, devint chevalier de l'ordre du Saint-Esprit.

Pèlerinage et Confrérie de Saint-Genoulph à Selles-Saint-Denis

Le pèlerinage en l'honneur de saint Genoulph attire à Selles-Saint-Denis des foules nombreuses. « On y vient de toute la Sologne, du Berry et de l'Orléanais. Les paralytiques, les rhumatisants, les eczémateux demandent guérison à saint Genoulph, les parents le sollicitent pour leurs enfants chétifs.

» Pour développer la piété des fidèles à la dévotion envers saint Genoulph et maintenir le culte traditionnel, une Confrérie a été érigée par S. Exc. Mgr Audollent, en 1926. Elle a pour but de demander à Dieu, par l'intercession de saint Genoulph, des faveurs spirituelles et temporelles, particulièrement la guérison des malades et leur conversion. Elle assure à ses associés le bénéfice de toutes les prières faites dans la chapelle de Saint-Genoulph, notamment de la messe célébrée à l'occasion du pèlerinage du lundi de la Pentecôte et de la neuvaine préparatoire à ce pèlerinage. » (61 bis).

(61) « D'azur à deux girons d'or appointés et posés en chevron au chef d'argent chargé de trois couronnes de gueules. »

(61 bis) Ces détails nous ont été fournis par M. l'abbé Golleau, curé de Selles-Saint-Denis.

SAINT-GENOUPH

(Indre-et-Loire (62))

Du monastère de Strada, quelques reliques de saint Genoulph durent être portées — à une date inconnue — dans un village de Touraine, qui prit le nom de Saint-Genoulph. Nous savons même que le « Mystère de saint Genoulph » (63) fut joué là, vers la fin du xv^e siècle.

« Charles VIII étant à Saint-Genoulph, on joua devant lui le mystère dudit saint. Lancelot Platel, tapissier, avait transporté là et installé les tapisseries du château royal — tout proche — de Montils-les-Tours, pour servir à « l'eschaffaut aud. Seigneur ». Celui-ci (le roi Charles VIII) assista à la représentation « dans ung retraict »

(62) Arrondissement et canton de Tours.

(63) Au xv^e siècle, on appellé *Mystère* une sorte de pièce de théâtre, dont le sujet, tiré de l'Ancien ou du Nouveau Testament, souvent aussi de l'histoire des saints, est traité en une succession de scènes qui se juxtaposent sans cette unité, cette harmonie d'ensemble, préconisées plus tard par l'art dramatique de la période classique française.

« Ces mystères atteignaient parfois une longueur considérable: 30.000, 40.000, 60.000 vers; ils se jouaient en plusieurs *jours*, ordinairement dans l'après-midi du Dimanche, et une semaine s'écoulait entre deux parties. Les personnages sont au nombre de 100, 200, 500, sans compter d'innombrables figurants, il semble, en certains cas, qu'une moitié de la ville se soit chargée d'amuser l'autre.

« Puisque le Mystère demandait une troupe considérable, on dut s'adresser à toutes les bonnes volontés et à toutes les vanités. Le clergé, la bourgeoisie, les collèges, les corps de métiers, le bon peuple même, fournissaient des acteurs ou des figurants.

« La mise en scène s'organisait en plein air... Le paradis y avait sa place... et aussi l'enfer: par une grille, on apercevait les damnés au milieu des flammes, et les diables sortaient par une gueule de dragon s'ouvrant et se fermant comme une trappe. »

Ces quelques détails aideront à imaginer ce que put être cette représentation de 1499 à Saint-Genoulph. Le Mystère dont il s'agit est malheureusement perdu.

sur l'édit « eschaffaut » (64); comme il redoutait les vents coulis, on avait calfeutré les joints des planches du retrait et Etienne de la Salle, peintre-vitrier, avait collé des bandes de papier sur ces joints » (65).

Le pèlerinage en l'honneur de saint Genoulph, ici encore, a cessé.

« L'épisode du renard rapportant une poule au Saint est représenté au tympan de la porte de l'église » (66).

LIOURDES

(Corrèze (67))

« Saint Génulph est patron secondaire de la paroisse de Liourdes (Corrèze). Dans l'église se trouve un reliquaire en son honneur. Autrefois, il y avait une fontaine — actuellement ensevelie sous les ronces — où l'on venait demander au Saint, dans des ablutions pieuses, la guérison de certaines maladies.

« Un mécréant, ayant tourné en ridicule ces pratiques vénérables, fut frappé, paraît-il, de paralysie : il ne dut, dans la suite, sa guérison qu'à cette eau et à la bonté de saint Génulph (lequel, dans le pays, est appelé saint Géniphore » (68).

(64) Nous dirions: estrade ou tribune.

(65) Petit de Julville, *Les Mystères*, Paris, 1880, t. II, p. 57, d'après *Archives nationales, Menus plaisirs*, 1490, cité par Jal, *Dictionnaire crit. de biogr. et d'hist.* au mot Charles VIII, p. 309.

A. Betgé, *Fragments d'un compte du receveur général des finances de Languedoc*, 1491-92 pub. dans « *Mém. Soc. Sc. et Lettres* » de Loir-et-Cher, t. XXVIII, 1930, p. 66, N° 5.

(66) Communication de M. l'Abbé G. Dubois, curé de Saint-Genoulph (Indre-et-Loire)

(67) Arrondissement de Brives

(68) Nous citons M. Jean Calmon, bibliothécaire à Cahors.

THEMINES

(Lot)

Guillaume Lacoste (69) signale « l'existence d'une ancienne église, ruinée depuis longtemps — aux environs de Thémines — qui était dédiée à saint Génulphc, premier évêque de Cahors ».

CAHORS

La collégiale de Saint-Maurille, à Angers, garda longtemps le précieux dépôt des reliques de saint Genoulph. Quand celles-ci avaient-elles quitté Saint-André de Strada? (70) Nous ne saurions le dire.

Est-ce d'Angers ou de Strada que « la tête (71) de saint Genoulph fut portée à l'église métropole de Paris. — Jacques du Breul, en effet, la compte dans l'énumération qu'il fait des reliques de cette église — ? La encore il nous apparaît impossible de répondre.

Par contre, Lacarrière relate — à la suite de l'Abbé de Foulhiac et de Lacoste — « que l'Evêque d'Angers donna un des os principaux du corps de saint Génulphc à l'église-cathédrale de Cahors ». Cet os important était l'humérus (72), en entier, du poids de quatre onces, six drachmes et demie et vingt grains (environ cent quarante-cinq grammes). On y avait joint le péroné, pesant une once, quinze drachmes et six grains (quatre-vingts grammes, à peu près). « Ces ossements furent confiés — avec tous les titres et sceaux d'authenticité — le Vendredi

(69) « *Histoire Générale de la province du Quercy* » loc. c.

(70) Voir la note 52, p. 45.

(71) Cf. note 10. . . La citation, que nous reproduisons ici est de Lacarrière *Histoire des Evêques de Cahors*, t. II

(72) « ...quod humerus brachii nuncupatur. »

27 Mai 1661 (72 bis), aux députés du Chapitre de Cahors, chargés d'en faire la remise à la cathédrale ». Ils sont gardés à Saint-Etienne de Cahors dans un buste reliquaire qui peut être daté de Janvier 1680.

Quel culte l'église de Cahors rendit-elle, au cours des âges, à son saint Fondateur? Les détails iconographiques (73), qui vont suivre, permettent d'en avoir quelque idée.

Dans les anciennes verrières de la Cathédrale Saint-Etienne de Cahors, on voyait encore au XVII^e siècle — c'est l'historien Dominicy qui nous le déclare dans son *Histoire du pais de Quercy* — un fragment de vitrail — ou, pour employer l'expression du narrateur — « une vieille vitre » sur laquelle « ...Dioscorus est représenté, assis sur une chaise d'ivoire, tenant un baston d'ivoire à la main, prononçant sentence contre Genuilphe, et, pour le faire mieux cognoistre, on a mis dessus en vieilles lettres Dioscorvs; à costé de la mesme vitre Dioscorus et sa femme sont à genoux devant Saint Genuilphe, avec ceste inscription dessus GENVLPHVS ».

Un autre historien, l'Abbé de Foulhiac (XVII^e siècle), nous apprend qu' « Il (Saint Genuilphe) est en vieille peinture dans les voûtes de l'église de Caors et dans les anciennes vitres ».

Enfin, en 1833, Guillaume Lacoste rappelle dans son *Histoire générale du Quercy* qu'on voyait « l'effigie de ce Saint (Saint Genuilphe) avec les attributs d'un Apôtre

(72 bis) Angers. Archives départementales. G. 1109, folio 191 et folio 212, où l'on rapporte la translation des reliques à Cahors et les motifs (25 et 27 mai 1661).

(73) Ces pages qui traitent du culte, à Cahors, de saint Genuilphe (c'est ainsi que nous le désignerons, à nouveau, pour nous conformer à l'usage local) utilisent surtout les précieuses notes de M. Jean Calmon.

peinte sur les vitraux et sur les voûtes de la cathédrale ».

Il ne reste plus rien actuellement des vitres et des peintures.

Néanmoins, lorsque en 1873, Mgr. Pierre-Alfred Grimaudias, assis, à cette époque, sur le siège épiscopal, décida et entrepris la restauration du chœur de la cathédrale, il confia notamment à M. C.-A. Calmon, le soin de la décoration murale. On fut alors heureusement surpris de découvrir, sous des couches épaisses de badigeons, les peintures du XIV^e siècle. Quelques-unes purent être facilement et fidèlement reconstituées; certaines, en trop mauvais état, durent être remplacées par des compositions nouvelles et d'autres furent abandonnées faute de crédit. — C'est ainsi que C.-A. Calmon dut interrompre la découverte des peintures sur les pendentifs des coupoles; qu'il composa, en particulier, une scène représentant le baptême de Dioscorus par saint Génulphe (74) et qu'il peignit, sur le pilier sud, l'effigie dudit Evêque.

Quant aux verrières de couleurs, elles n'existaient plus depuis le XVI^e siècle, époque où la cathédrale de Cahors fut mise à sac par les Huguenots de Henri IV (1580).

Une restauration complète s'imposait. Les vitres blanches furent, en 1873, remplacées par des vitraux retraçant l'histoire divine et les actes sublimes des Saints locaux les plus glorieux. Ainsi, dans la verrière centrale, le Christ et la Vierge furent mis entre

(74) Cette belle peinture murale composée et exécutée par C.-A. Calmon en 1873, se trouve dans le chœur de la cathédrale, côté Evangile. Une légende l'accompagne, peinte au-dessous en lettres gothiques: « †. Filio, rediivo, Dioscorus, Praefectus, cum, omni populo, a Sancto, Genulpho, baptisatur. »

saint Etienne, patron de la Cathédrale, et saint Gênulphe, premier Evêque de Cahors. Dans la fenêtrée gémée (côté Epître), Saint Gênulphe est aussi représenté, siégeant sur un trône, au-dessus de douze scènes rappelant les principaux épisodes de sa vie.

L'église de Cahors célèbre la fête de saint Gênulphe le 17. janvier, jour anniversaire de sa mort (75).

DESCRIPTION D'UN TOMBEAU DE CAHORS.

AUTREFOIS DANS L'ÉGLISE-CATHÉDRALE SUR LEQUEL ÉTAIENT REPRÉSENTÉS EN RELIEF, LES ACTES DE ST GENULPHE (76)

« Ce tombeau était en marbre gris; il servit longtemps de sépulture aux ossements de saint Géry, évêque de Cahors, lorsqu'ils furent transférés du monastère Saint-Amans dans l'église-cathédrale. Ce tombeau se trouvait placé sur la porte du cloître, près la chapelle de Notre-Dame. En l'année 1526, le mercredi des Quatre-Temps de Noël, il fut transféré solennellement sur l'autel de

(75) La bibliothèque de Cahors possède un registre consulaire renfermant des actes du XIII^e au XV^e siècle. Il y a notamment un calendrier de Cahors, où, au mois de Janvier et à la date du 17, se lit, en regard: saint Gênulphe. L'écriture est du XIII^e ou XIV^e siècle.

(76) Dominicy et Lacoste pensent que les scènes représentées sur ce tombeau étaient les Actes de saint Gênulphe. L'Abbé de Foulhiac n'y a vu que des scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, comme dans les Catacombes de Rome. Qu'en est-il? Nous donnons cette description — ainsi que l'épithaphe « recueillie par François Roaldès, professeur de droit à l'Université de Cahors » (Lacoste) — à titre de documents.

La description reproduite ici en citations est de Lacarrière, *loc. cit.*, d'après le manuscrit de Dominicy, 2^e partie de l'*Histoire du Quercy*, ch. 3.

La chapelle Saint-Sauveur, et, depuis, par ordre de Siméon de Popian, évêque de Cahors, il fut bâti dans la muraille. Ce n'était pas le tombeau primitif de saint Géry, car celui-ci se voyait encore au XVII^e siècle dans l'église de Saint-Amans, appelée plus tard: église de Saint-Géry, près de l'autel, du côté de l'Évangile. Il est probable que le tombeau, dont nous donnons ici la description, fut transporté dans l'église-cathédrale, lors de la translation des reliques de saint Géry ». Comme nous l'avons noté dans les *Remarques préliminaires*, Lacoste pense que « ce tombeau était celui de l'épouse de Dioscorus. Cette pieuse dame, dit-il, voulut qu'on y gravât l'histoire du saint apôtre (Génulphe) comme pour apprendre à la postérité qu'elle lui était redevable de sa conversion » (77).

« La première figure sculptée sur ce tombeau, dans un pavillon ouvert par deux anges, représenterait l'effigie de l'épouse de Dioscorus. Celle-ci porte sur sa tête « mitram matronalem » la coiffure des matrones romaines, dont se servaient les dames illustres (78). Elle a un rouleau dans la main (le rouleau des psaumes), comme chrétienne — car c'est ainsi qu'on représentait les chrétiens, dans les premiers siècles.

« On voit, au côté droit, l'histoire d'Ananie et de Saphire. Deux Apôtres sont assis dans une même chaire, Ananie mort à leurs pieds et Saphire tout effrayée ». — Cette scène rappelait, peut-être, que Génulphe et Géni-

(77) Dominicy suppose, lui, que c'était le tombeau de Bobila, sénatrice romaine, qui avait enrichi le monastère Saint-Amans de ses biens, afin d'avoir le droit d'y être ensevelie. L'histoire d'Ananie et de Saphire, représentée sur son tombeau, expliquerait que Bobila avait donné tous ses biens à l'Église, offrande sans réserve. Mais il falloit aussi exprimer que Bobila était Quercinoise... on grava donc une partie des Actes de saint Génulphe.

(78) Cette coiffure consistait en une sorte de bonnet phrygien, couvrant la tête: cette coiffure était en usage parmi les femmes dévotes.

tus avaient, eux — avant de venir évangéliser la Gaule — vendu tous leurs biens pour en distribuer intégralement le prix aux pauvres.

« La vie de saint G nulphe nous apprend qu'à son arrivée à Cahors il alla demander l'hospitalité à une veuve dont le fils était possédé du démon. Cette scène est représentée au-dessous de l'histoire d'Ananie. Une femme adore une idole de Mercure (79) : c'est cette veuve qui fait des invocations pour la santé de son fils. Les prêtres l'assistent et la présentent à l'autel; elle est dans la posture d'une femme qui adore à la manière des Gaulois, c'est-à-dire en se tournant du côté gauche (80). On voit ensuite l'enfant possédé : saint G nulphe l'exorcise en lui tenant la main sur le visage et sous le menton; Génitus est à côté de lui. L'un et l'autre portent des rouleaux dans leurs mains. Agilbert, les mains jointes, est auprès de l'enfant : il implore la guérison de sa fille.

« Puis la scène change, la veuve est devenue chrétienne : elle est entre deux sacrificateurs qui lui remontrant l'injure qu'elle fait aux idoles et l'engagent à renoncer à la religion chrétienne. L'un lui présente de

(79) Au rapport de Dominicy qui avait vu le tombeau, « on y remarquait une petite idole qui n'avait qu'une tête informe, couverte d'un chapeau fait en forme de béguin et le reste du corps se terminait en colonne posée dans un autel, fait d'un tronc d'arbre. » « Cette idole, note Lacoste, a paru, avec raison, à ce savant, être celle de Mercure. Sans doute, on ne voyait pas d'ailes à son p tase, mais cela n'est point sans exemple : dans les traités *De limitibus agrorum*, dans Gruter et sur une médaille de Marc-Aurèle qui a été insérée dans le recueil de Sébastien Erizzo, on en trouve de semblables; c'est ce qu'on appelle proprement des Hermès. »

(80) Pline — ch. 2, liv. 28 — nous apprend que tel était l'usage des Gaulois : « In adorando dextram ad oculum deferimus totumque corpus circumagimus, quod in levam fecisse Gallie religiosius credunt. »

l'encens pour l'offrir à l'idole, l'autre tient dans sa main le vase destiné aux sacrifices, que Plaute appelle « Aqualis Trulleus ». On voit ensuite un chrétien, un rouleau à la main.

« Enfin le gouverneur fait arrêter les deux saints: deux satellites tiennent un prisonnier, deux autres en conduisent un second, un soldat est prosterné à ses pieds. — Le sculpteur a donné la barbe à ces deux figures, quoique déjà il ait représenté les deux saints autrement.

« La Vie de saint Genuilphe — qu'on voit dans la bibliothèque de Fleury — dit que Dioscorus était « princeps civitatis » et « dux ». — Le vieux légendaire de Cahors l'appelle « comes »; mais en le voyant ici, assis sur la chaise curule, tenant un bâton à la main et prononçant une sentence de mort, on est porté à croire qu'il était président en Aquitaine » (81).

(81) « On trouve, en effet, sous Dèce, le martyre de plusieurs saints dans cette province: or la sentence de mort est prononcée par des présidents de province, il ne serait pas étonnant, par conséquent, que Dioscorus eût été président sous Valérien. D'autant plus que le mot « dux » n'était usité alors que pour désigner un capitaine, et c'est dans ce sens qu'on pouvait appliquer ce titre à Dioscorus parce que, en sa qualité de président, il avait sous ses ordres quelque compagnie de soldats prétoriens. Quant au titre de « comes » — comte — il ne désignait, à cette époque, qu'un assesseur du président, suivant la loi 16. *de off. praesid.* — Il n'est pas probable qu'il fût décurion de Cahors, car par la loi 12. D. « *de jurisdictione* » et la loi 10 D. « *de custod. et exhib. reorum* » les magistrats municipaux ne pouvaient condamner à la peine de mort.

« Les présidents des petites provinces étaient soumis au président de toute la province, qui seul avait la souveraineté pour la justice criminelle, comme on le voit dans la loi 6 D. « *de off. praesid.* » Il est donc à présumer que Dioscorus était président en Aquitaine, car cette province était gouvernée par un président (Notice de l'empire). — D'autant plus que Dioscorus est ici revêtu de tous les insignes de la magistrature romaine: il a ses appariteurs, c'est-à-dire ses soldats pour l'exécution des jugements, comme un président de province. Après qu'il a prononcé la sentence

Il ne reste malheureusement de ce sarcophage que quelques fragments informes conservés au Musée de Cahors (82).

L'ÉPITAPHE DE CE TOMBEAU (83)

Arca sepulchralis pario quam marmore sculpsit,
Gestis Genulphi, prisca solersque manus,
Præfecti uxoris funus quondam ipsa Cadurci
Sepsit, ut a genti syndon aperta monet.
Quæ Christi docilis sata dogmata prima recepit,
Atque suis fudit gentibus atque viro.
At pia posteritas, Desiderii (84) ossa referre
Præsulis ad sedem percupiens propriam,
Principis exuvias loculo reseravit in ipso.
Reliquias Sancti condere sancta decet.

de mort contre Génulph et Génitus, on lui présente à laver les mains, comme à Pilate, président en Syrie. Cette coutume existait non seulement chez les Juifs, mais encore chez les Grecs, on peut le voir dans le scoliaste de Sophocle « In Ajace mastigophoro » : c'était encore l'usage des Romains d'après Denys d'Halicarnasse, 7^e livre de ses « Origines ». On voit encore, devant Dioscorus, une table avec un rouleau et un livre ouvert, parce que la sentence de mort était écrite avant d'être prononcée. Les Actes du martyre de saint Cyprien le disent assez : « Decretum ex tabulâ recitatur, Thascium Cyprianum gladio animadverti placet. » Cité d'après Lacarrière, *loc. cit.*

(82) Voici ce que dit, à ce sujet, M. J. Daynard, dans son ouvrage *Le Vieux Cahors*, paru en 1910. 2^e édit. 1927 : « ...en 1652, on enleva le sarcophage de saint Didier ainsi que celui qui était dans le pilier Nord et on les plaça dans un réduit... C'est là que Besombes de Saint-Genies les vit en 1770 et les fit transporter dans la chapelle du cloître. L'historien Lacoste, qui les vit en 1794, constata que les enfants les détruisaient peu à peu pour prendre du marbre qu'ils arrondissaient en billes. Besombes et Lacoste ont laissé une description très détaillée des sculptures de ce sarcophage. Quelques fragments sont conservés au Musée. »

(83) Cette épitaphe n'existait pas primitivement : elle fut mise à une date assez tardive sur le tombeau.

(84) Desiderius, saint Didier et saint Géry ne font en réalité qu'un personnage. Ayma, dans son *Histoire des Evêques...* donne la série des transformations par lesquelles a passé le nom de Desiderius : Desideri, Disderi, Dideri, (Didier), Dieri, Géry.

Traduction

Ce tombeau de Paros dont le marbre retrace
les Gestes de Génulphe, œuvre d'un art antique,
du Comte (?) de Cahors a renfermé l'épouse :
le voile en avertit que des Amours déploient,
Docile, la première, elle reçut la foi,
la déversant ensuite à son peuple et au Comte.
Ses pieux descendants, qui voulaient ramener
les restes de l'Évêque à son siège lui-même,
mirent ici les os de DESIDERIVS :
aux reliques d'un Saint, il faut un saint tombeau.

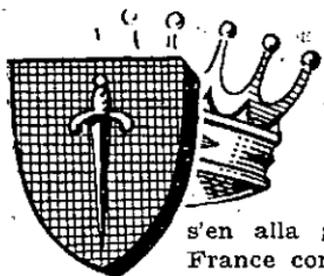


LE VŒU DE JÉHAN DE LA VILLEHUÉ

Dessin de « Pier », d'après le vitrail de la chapelle Saint-Genou,
dans l'église actuelle de Monterfil — côté Epître.

MONTERFIL (ILLE-ET-VILAINE) (85)

1) Origine du Pèlerinage en l'honneur de Saint-Genou



Une tradition, religieusement consignée et conservée dans les archives paroissiales de Monterfil, porte que — vers l'année 1570 — un seigneur de l'endroit, nommé Jehan de la Villehué (86), s'en alla guerroyer dans le Midi de la France contre les Protestants. Or, il arriva que, se trouvant « dans les environs de Cahors, ville épiscopale et capitale du Quercy », le vaillant et pieux gentilhomme tomba dans une embuscade où il devait périr avec tous les siens. Le guerrier, dans la vivacité de sa foi bretonne, implora la protection de saint Genuelph, « qui était en grande vénération » dans ces contrées. Il fit vœu de lui bâtir une église s'il obtient la vie sauve personnellement et

(85) Arrondissement de Montfort-sur-Meu et Canton de Plélan-le-Grand.

(86) Jehan de la Villehué, « fils des Croisés, s'il faut croire le blason, de ses ancêtres », dit une petite notice de 16 pages, intitulée « Saint Genuelph ou Gonou, Patron de la paroisse de Monterfil », qui parut en 1891. Cette opinion a besoin d'être examinée. D'après le Répertoire des Régistres ou Répertoire des naissances

pour ses hommes d'armes. Sa prière terminée, Jehan de la Villehué se relève plein de courage, se précipite sur ses ennemis sans prendre le temps de les compter, les terrasse ou les disperse, échappe à tous les dangers et revient, couvert de gloire de cette expédition lointaine.

de la Paroisse de Monterfil et autres actes rapportés sur les registres depuis 1588, — dans la Préface —, Jehan de la Villehué, seigneur de Monterfil, « portait pour écusson de ses armes: — trois têtes de Maure, ceintes d'une bandelette, avec un cimeterre la pointe en bas et un fer à cheval chargé d'hermines — comme si on eut voulu dire: « Mauri tres filo gladii interfecti — trois. Maures passés au fil de l'épée ». Le vieux Répertoire ajoute: « Cet écusson se voit encore sur la boisure au haut du grand autel (il s'agit naturellement de l'ancienne église, aujourd'hui disparue) et celui du Rosaire »

Or le Musée Archéologique de Rennes possède un écusson en bois, conforme — sauf un détail — à cette description: il provient justement de l'ancienne église de Monterfil. Voici ce que dit à son sujet M. Paul Banét, Directeur du Musée de Rennes: « Cet écusson a été repeint à une époque déjà ancienne et ne porte plus ses émaux primitifs. Sa hauteur est de 0 m. 45. Les armes qu'il représente semblent être la combinaison fantaisiste de celles des Seigneurs de Monterfil (De sable à l'épée d'argent posée en pal, la pointe en bas) et celles des Bernard (D'or à 3 têtes de Maure tortillées d'argent). Marguerite Bernard était veuve en 1682: de Jacques Buñel, Seigneur de Monterfil.

« L'Écusson du Musée doit se blasonner ainsi: « D'argent à trois têtes de Maure de sable liées d'argent, au poignard d'azur garni d'or, la pointe en bas, posé en chef — mais les couleurs actuelles sont certainement inexactes. »

On ne peut donc arguer de ce blason que Jehan de la Villehué était « fils des Croisés » puisque les armes — « D'or à trois têtes de Maure tortillées d'argent » — sont celles des Bernard et non celles des Seigneurs de Monterfil — Par ailleurs « l'épée d'argent posée en pal, la pointe en bas » peut difficilement être identifiée avec un « cimeterre », d'autant que l'interprétation: « Mauri tres filo gladii interfecti — trois: Maures passés au fil de l'épée » devient impossible: cet écu armorial de l'ancienne église de Monterfil, en effet, ne représente pas les armes d'une seule famille, mais réunit, en les combinant, deux blasons différents.

La Seigneurie de Monterfil appartient successivement aux familles: de Monterfil, Busnel, de Ravenel et Hubert de Cintré.

De retour sur ses terres, le seigneur de Monterfil se mit en mesure d'accomplir son vœu. « Il eut d'abord le dessein de bâtir cette église dans l'endroit où était, avant la Révolution, la chapelle de Saint-Michel (à quarante-mètres nord-ouest de l'église actuelle). Un seigneur voisin prétendit que cet emplacement était sur son fief et mit obstacle à la construction projetée.

« Il choisit alors l'endroit qu'on nomme encore cimetière Saint-Pierre, mais ce terrain ne se trouvant pas complètement sur son fief, il dut renoncer à son nouveau projet. Il paraît cependant que la construction avait été commencée, car lorsque, en 1757, M. Hubert, recteur, fit rebâtir les murs de ce cimetière, en nivelant les terres, on trouva à quelques pieds de profondeur une certaine longueur de murs qu'on disait avoir été les fondements de la seconde entreprise.

« Plus heureux enfin, il put réaliser son vœu en construisant dans le vallon (auprès de la fontaine Saint-Genou), au sud-ouest du coteau où est bâti le bourg actuel. Il voulut que saint Genou (87) fut le premier patron de cette église qui se trouva achevée en 1576, comme en fait foi la date gravée sur plusieurs chapiteaux (88).

« Depuis cette époque saint Genou a toujours été honoré comme premier Patron et saint Etienne comme second (89).

(87) On dit, en effet, « saint Genou » à Monterfil. L'orthographe ancienne était « Genoux ».

(88) On conserve dans le parc de M. Oberthür deux de ces chapiteaux octogonaux, décorés d'écus aux Armes des Seigneurs de Monterfil et de leurs alliances (épée et hermine — épée et feuilles de houx). Posés l'un sur l'autre, ils servent de socle à une statue de la Sainte Vierge. Le chapiteau de dessous, daté de 1576, est orné d'une tête humaine.

(89) L'église bâtie par les soins de Jehan de la Villichuë remplaçait une église incendiée par les Huguenots, laquelle était placée sous l'invocation de saint Étienne, diacre, comme titulaire.

« La tradition raconte que le même seigneur, voulant pour l'avenir faire cesser toute contestation sur l'étendue de son fief, fit creuser un large fossé qu'on nomma le Fossé Saint-Genou » (90). Ce fossé, dont on retrouve des vestiges encore actuellement, entourait la majeure partie de la paroisse.

Il y avait, dans l'église une « statue de saint Genou, en terre cuite et très bien faite. Les Républicains la brisèrent en 1794 et brûlèrent toutes les autres statues de l'église, excepté la statue du Christ (placée) en haut de la voûte de la nef, qu'ils ne purent atteindre malgré leurs efforts; ils lui tirèrent plusieurs coups de fusil; on voyait les trous (laissés par les balles) dans le mur avant qu'on l'eût reblanchi. En 1804, une troupe de ces iconoclastes coucha plusieurs nuits dans l'église dont ils brisèrent presque tous les vitrages. Ce fut également en 1794 qu'on enleva les cloches, ornements, vases sacrés, croix, encensoirs, burettes, linge, bannières, etc. » (91).

La fête de saint Genou avait été fixée au 20 Juin (92). Cependant, vers 1822, M. Delourme (92 bis), écrit dans le *Répertoire des Registres*: « Les pèlerins étrangers qui viennent en voyage à Saint-Genou sont ordinairement plus nombreux le Dimanche et les fêtes de la Pentecôte. C'est un abus contre lequel on a toujours crié, parce que, sans doute, ces jours sont bien mal sanctifiés par

(90) Nous avons emprunté les citations qui précèdent à la notice *Saint-Génulphé...* 1891.

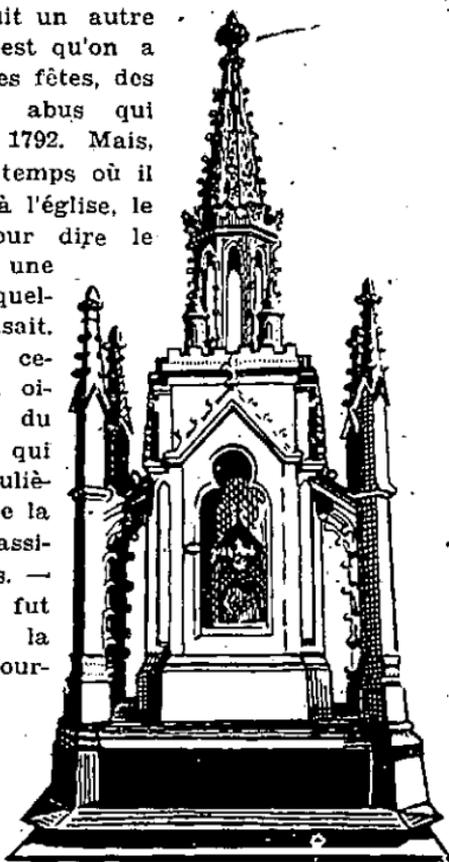
(91) *Répertoire des Registres*, loc. cit.

(92) Cette date du 20 juin — gardée aussi par le Propre du diocèse de Bourges, cf. p. 45 — rappelle la translation au monastère de Strada (aujourd'hui: Saint-Genou, dans le département de l'Indre) du corps de saint Génulphé.

(92 bis) M. Delourme exerça le ministère de Recteur dans la paroisse de Monterfil, depuis 1787 jusqu'à la Révolution, et, ensuite, de 1808 à 1825.

ces voyageurs qui se contentent d'une messe et qui n'assistent point à leurs paroisses dans ces solennités.

Cet abus en a produit un autre dans cette paroisse : c'est qu'on a formé à l'occasion de ces fêtes, des jours d'assemblée — abus qui n'existait point avant 1792. Mais, pendant la Révolution, temps où il n'y avait point d'office à l'église, le peuple s'assemblait pour dire le chapelet et entendre une lecture de piété que quelqu'un d'entre eux faisait. Malheureusement, après cela, beaucoup se voyant oisifs passaient le reste du jour dans les cabarets, qui se multipliaient particulièrement dans les fêtes de la Pentecôte, source d'assassinats et autres désordres. — Julien Duault, maire, fut assassiné le Lundi de la Pentecôte, en s'en retournant chez lui, au passage derrière la Haute-Noë. — Voilà comment s'est formée cette maudite assemblée qu'aucune instruction ni remontrance ne peuvent empêcher. »



LE RELIQUAIRE

L'abus signalé par M. Delourme a cessé depuis longtemps. On ne vient plus faire le pèlerinage en l'honneur

de saint Genou pendant ces jours de la Pentecôte (93), et, le 20 juin, toutes les attractions mondaines et frivoles sont soigneusement écartées de cette fête qui doit rester toute recueillie. Les étrangers remarquent, parfois avec étonnement, l'absence complète d'étalages forains et le calme de ce pèlerinage où rien ne vient gêner l'élan de la prière.

« Longtemps la paroisse fut privée de reliques de saint Genou. En 1868, la parfaite bienveillance de Mgr Grimardias, évêque de Cahors, lui procura ce précieux trésor; M. l'abbé Rougé, alors vicaire à Monterfil, revenant de Rome, passa par Cahors et reçut les saintes reliques de la main même de l'évêque.

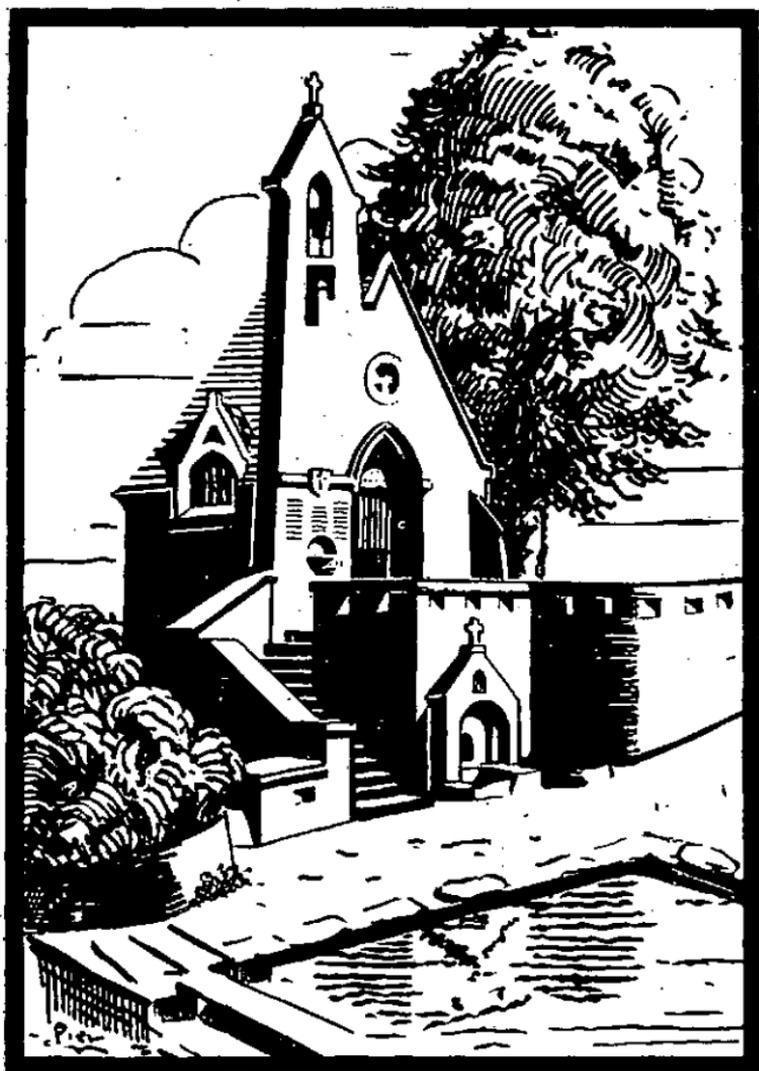
« Le 8 août de la même année, M. le Recteur Ronselin, en fit l'inauguration solennelle ». Elles sont conservées dans un reliquaire gothique.

« Cet heureux événement contribua beaucoup à rendre plus fervent encore le culte de saint Genou.

« Mgr Saint-Marc autorisa pour le 20 Juin de chaque année une procession solennelle avec le port des Reliques, le panégyrique du Saint et le Salut solennel du Très Saint Sacrement » (94).

(93) Nous ne voulons nullement critiquer le choix du Lundi de la Pentecôte comme jour de pèlerinage à saint Genou. — Selles-Saint-Denis, en particulier, a retenu cette date. — Mais il reste qu'à Monterfil la fête de saint Genou se solennise, depuis toujours, le 29 juin: le pèlerinage du Lundi de la Pentecôte — « où les étrangers sont ordinairement plus nombreux » — constituait donc un abus.

(94) Ces citations proviennent de la notice « *Saint Genulphe*. 1891 »



LA CHAPELLE ET LA FONTAINE SAINT-GENOU
A MONTERFIL (I-ET-V.)

2) — La Chapelle

L'église de 1576 servit au culte divin durant près de trois siècles. Mais, en 1860, tombant de vétusté, elle fut avantageusement remplacée par l'église actuelle, plus digne que l'ancienne du glorieux Patron de Monterfil.

L'ancienne église était destinée à perpétuer le souvenir d'une faveur insigne, la nouvelle est comme un ex-voto pour les innombrables bienfaits que saint Genou répand chaque année sur les nombreux pèlerins qui viennent solliciter sa protection. Un vitrail y rappelle le vœu de Jehan de la Villehué.

L'emplacement de la vieille église et le terrain adjacent, qui avait servi de cimetière pendant des siècles, furent vendus par la commune, vers 1890. Un paroissien plein de foi, M. François-Charles Oberthür, imprimeur à Rennes, ne voulant pas que ce sol béni pût servir à des usages profanes, en fit l'acquisition à riches deniers comptants.

Les foules continuèrent d'affluer en ce lieu, qui gardait la fontaine Saint-Genou.

Au cours des années de guerre 1914-1918, le nombre des pèlerins s'accrut encore: on se souvenait de la protection merveilleuse accordée à Jehan de la Villehué. En partant, les soldats de Monterfil s'étaient, eux aussi, recommandés à la puissante bienveillance de Saint-Genou, et, aux heures difficiles, beaucoup d'entre eux invoquèrent leur Saint vénéré. Ainsi nous le rapporte M. Louis Oberthür, qui faisait partie de la 19^e division d'Infanterie, à laquelle appartenaient beaucoup de ces soldats. Le Maire de Monterfil, voyant la confiance des concitoyens, fit vœu — le 9 Mai 1915, lors de la grande bataille d'Arras — si la guerre l'épargnait ainsi que tous les siens et si la France remportait la victoire, d'élever une chapelle en l'honneur de Saint Genou.

Ce vœu, comme celui du seigneur de Monterfil, fut exaucé. Et, le 20 Juin 1924, M. l'Abbé Lemoine, alors aumônier de Saint-Lazare — en Montfort-sur-Meu — bénissait la première pierre de la chapelle. Celle-ci se trouva achevée pour le pèlerinage de 1926. On prépara, à cette occasion, une fête grandiose.

« Depuis plus d'un mois, les femmes et jeunes filles de la paroisse venaient chaque jour de la semaine, village par village, dans les salles du Patronage, confectionner avec grande habileté des décorations en vue de la manifestation triomphale du Dimanche 20 Juin, pendant que d'autres fabriquaient à la maison des centaines de mètres de guirlandes.

« Quelle animation dans le bourg, l'avant-veille et la veille de la fête: des équipes d'hommes et de jeunes gens de presque tous les villages étaient venues pour placer les décorations: poteaux, guirlandes, arcs de triomphe... Et on vit, comme par enchantement, notre bourg transformé à merveille, dès le samedi midi. Les visiteurs pouvaient admirer douze arcs de triomphe de toute beauté et d'un goût artistique. Ainsi, grâce au dévouement et au travail de la paroisse entière, la fête s'annonçait splendide.

« Le samedi soir, à huit heures et demie, devant la chapelle magnifiquement décorée et tout illuminée, la majorité de la paroisse était là, répondant au chapelet et à la prière récitées par M. le Recteur, (95).

« Après le cantique en l'honneur de notre glorieux patron, saint Genuilphe, il y eut un instant d'émotion, lorsque M. Oberthür, maire, lut d'une voix forte et émue le nom des soixante enfants de Monterfil morts au champ d'honneur et dont le nom est gravé sur le granit de la chapelle (95 bis).

(95) M. l'abbé Janvier, 1911-1930.

(95 bis) Cette chapelle sert, en effet, de Monument aux Morts de la Grande Guerre. On ne pouvait mieux choisir.

« Puis la flamme du Souvenir fut allumée par un des anciens combattants. La foule ensuite circula dans les rues du bourg pour admirer les superbes illuminations de l'église, des maisons et des arcs de triomphe; ce fut une soirée inoubliable.

« Le lendemain matin, dès l'Angelus, les pèlerins pieux et recueillis, le chapelet à la main, faisaient leur pèlerinage de l'église à la fontaine...

« Aussitôt après les Vêpres, se déroula la grande procession solennelle sur un parcours de près d'un kilomètre admirablement décoré: les enfants des écoles avec leurs oriflammes blanches, les communiants et communicantes avec leurs croix et leurs bannières, les Enfants de Marie et les chanteuses, la Musique de Bréal, les Angelots, un Enfant-Jésus et un petit Saint-Jean si mignons, escortaient les Reliques de Saint Genou portées par quatre jeunes gens de la paroisse...

« M. le chanoine Louvrier, curé de la Basilique Saint-Aubin de Rennes, délégué par Son Eminence le Cardinal Charost, procéda à la bénédiction de la magnifique chapelle (96) due à la générosité de M. Louis Oberthür, maire, et de sa famille...

« La foule des pèlerins a été évaluée à près de six mille personnes...

« Que Saint Genuiphe si glorieusement fêté, garde à notre paroisse ce qui fait sa force: l'union et la paix dans une vie chrétienne! » (97).

(96) On a très heureusement encastré dans le devant de la chapelle — au-dessous des tables de granit qui portent les noms des soldats de Monterfil morts pendant la guerre 1914-1918, un chapiteau de l'ancienne église, pour y servir de bénitier. Ce chapiteau est orné de têtes humaines et d'écussons.

(97) Extraits d'un article dû à M. l'Abbé Colombel, alors vicaire à Monterfil, et paru dans le *Bulletin paroissial du Doyné de Bréal*, Juillet 1926.



3) — Le Pèlerinage (20 Juin)

La veille, dès les premières approches du soir — vers huit heures et demie — de partout un peu, des groupes se dirigent vers la chapelle. Bientôt tout le bourg est là et aussi quelques personnes des villages voisins. Tandis que la nuit tombe, l'illumination commence: taches de lumières vertes et rouges, capricieusement vivantes... Cette réunion a quelque chose de mystérieux qui vous dispose favorablement l'âme et aide l'envol de la prière. Aussi, longuement, chacun se recueille, transporté de confiance à se trouver ainsi dans l'intimité du bon Patron de la paroisse. M. le Recteur récite la prière du soir et le chapelet. Puis on chante, à pleine voix, à plein cœur, le traditionnel refrain:

« Patron glorieux,
Cher à nos aïeux,
Nous sommes venus pour t'offrir nos vœux,
C'est bien de nos cœurs que vont vers les cieux
Nos vivats joyeux... »

Et, le lendemain, Monterfil se réveille dans un long-frissonnement de drapeaux et d'oriflammes aux couleurs claires... Déjà, en récitant le chapelet, des pèlerins vont de l'église à la chapelle. Chacun boit avec confiance à la fontaine. Quelques-uns prennent de cette eau, à laquelle le Saint Patron paraît avoir communiqué une vertu secrète, pour en laver leurs membres souffrants. Une aumône est déposée dans le tronc scellé près de la source. Puis, toujours avec un profond recueillement, on retourne à l'église s'agenouiller devant les saintes reliques, chacun suppliant le thaumaturge de lui octroyer l'objet de sa demande. Ici, pas de respect humain: c'est avec une parfaite piété que tous prient pour remercier le saint

des grâces temporelles et spirituelles obtenues par son intercession ou pour solliciter de nouveaux bienfaits.

Pendant ces premières heures de la matinée, le va-et-vient des pèlerins croît sans cesse: beaucoup arrivent de très loin... il y en a qui, depuis leur enfance, n'ont pas manqué une seule année leur pèlerinage.

A neuf heures, la procession s'organise, au chant des cantiques, dans un décor de champs, de rochers et de landes... Et les tout-petits enfants s'y donnent rendez-vous. Après la grand'messe, les mamans les porteront à l'autel Saint-Genou pour les faire évangéliser...

De la terrasse qui précède la chapelle, le prédicateur adresse à la foule massée sur la route une courte allocution. Le panégyrique de Saint Genou sera fait à la grand'messe.

A travers le bourg cette fois, la procession remonte vers l'église, se déployant, sur la pente, en ample théorie.

L'église, chaque année est insuffisante pour contenir les fervents « clients » de saint Genou. Et puis, la grande affluence a lieu, sans doute, le jour même de la fête, mais de nombreux pèlerins viennent encore les semaines suivantes et même dans le cours de l'année.

Voici le moment où il faut partir: on achète des souvenirs, médailles, images, Vie de Saint-Genou. Une dernière prière devant les reliques, une dernière visite à la fontaine et c'est le départ, un départ avec le désir de revenir. Car on reviendra encore, on reviendra toujours puisque toujours il y aura des hommages à rendre au saint Patron, toujours des grâces à obtenir de sa bonté, comme toujours il aura à cœur de combler de nouvelles tendresses et de nouveaux bienfaits tous ceux qui le prient.

4) — Bienfaits et guérisons obtenus
par l'intercession de saint Genou

Dès le début de ce pèlerinage, probablement vers la fin du xvr^e siècle ou le commencement du xviii^e siècle, un fait miraculeux contribua puissamment à attirer les foules. Ce fait fidèlement conservé par une tradition orale, a été consigné sur le *Répertoire des Registres*, par M. Delourme, recteur de Monterfil, en 1789.

« Un père et une mère de la paroisse de Gévezé, avaient amené en voyage à saint Genou leur jeune enfant perclus des deux jambes et se traînant à peine à l'aide de deux béquilles. Les pèlerins, après avoir prié devant le grand Autel où était la statue de saint Genou, descendirent au bas de l'église, comme pour s'en retourner. L'enfant dit à sa mère qu'il marcherait bien avec une seule béquille, ce qu'il fit sur-le-champ. Ravis de joie, les parents reconduisirent l'enfant à l'Autel et déposèrent au pied de la statue du Saint, l'anille devenue inutile. Ayant rendu grâce, ils quittèrent l'église. En montant la rampe du bourg, l'enfant dit à ses parents: « Il me semble que je marcherais bien sans béquille », et il le fit aussitôt. Les pieux pèlerins, transportés de reconnaissance pour ce bienfait de Dieu, obtenu par l'intercession de saint Genou, retournèrent porter au pied de la statue la seconde anille de l'enfant, qui s'en retourna parfaitement guéri.

« Le bruit de cette guérison, continue M. Delourme, se répandit bientôt dans la paroisse de Gévezé et dans les paroisses voisines. Voilà pourquoi il vient ici un si grand nombre de pèlerins de ces côtés-là. On ne sait pas l'époque de ce miracle, ni s'il en fut rapporté procès-verbal — ce qu'on aurait dû faire. Mais ce que je puis attester, c'est que j'ai vu, au pied de la statue de saint Genou, deux petites anilles, soit celles de l'enfant, soit

d'autres qu'on avait substituées, à la suite des temps, en mémoire de cette guérison miraculeuse. Ces anilles que j'ai vues étaient toutes vermoulues et s'en allaient presque en poussière ».

Nous citerons, maintenant, assez longuement, la notice *Saint Genufpho ou Genou*, parue en 1891.

« Il ne peut entrer dans notre dessein — déclare l'auteur — de relater toutes les grâces, les soulagements, les guérisons, les bienfaits tant spirituels que corporels dus à l'intercession de notre glorieux patron, mais on nous saura gré de citer deux guérisons qui nous semblent plus frappantes et mieux constatées que les autres.

« Une enfant de trois ans, Marie T..., tombée dans un lavoir au mois de Janvier, en demeura toute percluse. Elle ne pouvait marcher, à peine se traînait-elle dans la maison à force de ses bras. La petite fille approchait de l'âge de la Première Communion, sans avoir éprouvé aucune amélioration. Dès lors, il lui était impossible d'aller, soit à l'école, soit au catéchisme. En 1848, à quelques jours de la fête saint Genou, M. Blanchet, recteur de Monterfil, suggéra à la mère de faire une neuvaine au saint Patron et proposa de dire une messe à laquelle la mère assista. Quelle ne fut pas la joie de cette pieuse femme lorsque, revenant de l'église, elle aperçut sa petite fille accourant à sa rencontre sans aucun appui et à plusieurs centaines de mètres de son habitation.

A dater de ce moment l'enfant, à cinq kilomètres de distance, put aller en classe, fréquenter le catéchisme, suivre les exercices de la retraite et faire, libre de ses membres, sa Première Communion.

« Une enquête, faite près de la personne guérie et près de plusieurs personnes dignes de foi, a confirmé l'exactitude du récit précédent.

— Voici une guérison plus récente et plus frappante encore :

« Au mois de décembre 1882, un enfant de notre bourg, André P., naquit épiléptique par suite d'une frayeur que subit sa mère, le 14 juillet, pendant qu'elle le portait. Les accès d'épilepsie se manifestèrent d'abord une ou deux fois par jour, puis ils se rapprochèrent. Bientôt, ils devinrent si fréquents qu'il était visible que l'enfant, ne pouvant plus prendre ni nourriture, ni sommeil, n'allait pas tarder à succomber. Sa mère, justement alarmée, eut la pieuse pensée d'organiser une neuvaine à laquelle prirent part neuf enfants du bourg. Chaque jour, ces petits vinrent prier près des saintes Reliques et devant la statue qui décore la fontaine Saint-Genou. Au moment où se disait à l'autel du saint, la messe de la neuvaine, l'enfant s'endormit d'un si profond sommeil que sa mère un moment le crut mort. A son réveil, elle eut la joie de constater qu'il était guéri.

» Depuis lors, l'enfant n'a plus éprouvé la moindre atteinte de son mal.

» S'il ne nous appartient pas de porter un jugement sur ce fait, qui est à la connaissance des habitants du bourg et de la paroisse entière, il est de notre devoir de rappeler à la louange de notre généreux protecteur, cette guérison qu'il nous semble difficile d'expliquer sans une intervention miraculeuse. »

De son côté, M. l'abbé Louvrier, Recteur de Monterfil 1904-1911, écrit dans le *Bulletin Paroissial du Doyenné de Plélan* — juin 1910 : « A plusieurs reprises déjà, des lettres me sont parvenues de Rennes et d'ailleurs, les unes pour me signaler des grâces précieuses obtenues par l'intercession de notre saint Patron, les autres pour lui recommander des malades, des infirmes, des enfants souffreteux et chétifs. Hier encore, c'était un prêtre, missionnaire en Haïti, qui m'écrivait pour me rappeler

qu'il devait à saint Genou d'avoir été guéri, étant enfant, d'une maladie qui semblait incurable, et me demandait, pour le jour de la fête patronale, une messe d'actions de grâces. »

Au loin comme au proche, on parle de faits étonnants attribués à saint Genou : guérisons de rhumatismes; de plaies variqueuses, de faiblesse infantile... ; nous avons pu le constater par une enquête que nous avons faite nous-même. Malheureusement, on a négligé de tenir les Annales de ces faveurs.

Nous pouvons tout de même ajouter quelques faits récents :

Saint-Thurial, 2 Septembre 1917.

« Quelques jours après la naissance d'A. B., nous avons constaté qu'elle n'avait pas d'os dans les genoux et poignets; nous voyions bien qu'elle n'aurait pas pu marcher ni travailler, les genoux et poignets étant complètement repliés. Nous avons promis de la faire inscrire dans le livre de saint Genou et un voyage, et nous l'avons lavée avec de l'eau de saint Genou; ça été comme un miracle: en quelques jours, nous avons vu toutes les infirmités disparaître. Nous en remercions saint Genou. »

De Montéril.

« Née en janvier 1924, la petite P. L. ne marchait pas encore en 1927. Une forte pneumonie avait occasionné dans son organisme une déperdition de chaux, aussi les os ne s'étaient pas formés et les jambes, molles, se recroquevillaient affreusement. L'enfant, chaque jour, avec grande confiance, demandait « des jambes » à la Sainte Vierge, et à saint Genou. Ses parents, de leur côté, avaient promis de faire dire, tous les ans, une messe de reconnaissance en l'honneur de saint Genou, si la petite

guérissait. Or, le 3 octobre 1927, l'enfant, tout à coup, alla seule au-devant de sa mère. La veille encore, beaucoup pensaient qu'elle n'aurait jamais marché. Depuis ce jour, la guérison ne fit que progresser. »

De Goven.

« En mai 1934, un petit garçon V., de Goven, commençait à marcher, le jour même de ses deux ans, à la suite de la promesse, faite par sa maman, d'un voyage à saint Genou. Cet enfant avait une faiblesse des os et le docteur déclarait qu'il ne marcherait pas « sans un traitement à l'hôpital, sans appareil et sans bâton ». Un mois après, nous l'avons vu, trottant aisément et sans bâton : seul un léger appareil soutenait la jambe faible. »

Nous donnerons maintenant des passages de lettres adressées à M. l'abbé Golleau, Curé de Sellès-Saint-Denis. Ces lettres relatent des faveurs reçues à ce pèlerinage dont nous avons parlé : l'original a été aimablement mis à notre disposition.

Cravant (Loiret), le 13 Mai 1932.

« Ayant été guérie par les bonnes grâces de saint Genoulph — voici près d'un an — de rhumatismes dont je souffrais depuis si longtemps... je n'oublie pas que vous célébrez la fête de saint Genoulph à la Pentecôte. »

Achères (Seine-et-Oise), 20 Mai 1926.

« Veuillez faire brûler un cierge et récher un évangile en l'honneur de saint Genoulph, le lundi de la Pentecôte, jour du pèlerinage, afin d'accomplir un vœu que je fis, il y a de nombreuses années, pour une guérison et de nombreuses grâces obtenues lorsque j'avais le bonheur d'aller au pèlerinage. »

Villeny (Loir-et-Cher).

« Je suis heureuse de vous dire que la jeune fille M. T. va beaucoup mieux de ses rhumatismes... Elle vous demande de bien vouloir dire une messe (en l'honneur de saint Genoulph) pour sa complète guérison... »

DIE XVII. JAN.

In^o festo S. Genulphi I. Cadurc. Ep. et Conf. (98)

In II Nocturno

Lectio IV

Genulphus Romae, Patre Genito et matre Accia ipsaque sterili, Christianis amborum precibus divino beneficio susceptus est. Is, Deciana saeviente persecutione, Cadurcum Galliarum Civitatem, patre comite, ad praedicandum Christi Evangelium profectus est. Ad cujus ingressum, viduae cujusdam filius, a daemone oppressus, liberatur et multi infirmi sanitati sunt restituti. Inde factum ut, hujusmodi fidem astruentibus signis, civium pars magna in Christum crediderit et ab ipso baptisata sit. Sed cum paganorum errorem et superstitionem Evangelica luce detegeret, ipsorum in se odium concitavit.

Lectio V

Quare Comes Cadurcorum ipsum cum patre Genito, quasi impietatis et magicarum artium reos, fustibus caedi et in clibanum ardentem conjici jussit. In quo, cum forti animo et illaeso corpore durarent, clamoribus populi, liberationem illorum deposcentis, a supplicio ad vincula retracti sunt. Nocte sequente, filius unicus Co-

(98) *Proprium Sanctorum Ecclesiae et Diocesis Cadurcensis... Dom. D. Henrici de Briquerville de la Luzerne Episcopi, Baronis et Comitum Cadurcensis...*

Cadurci. Apud Petrum Richard, 1709, pp. 6 et 7. Bibliothèque de Cahors — Qy. d. 400.

La copie de ce texte a été faite par une Religieuse de la Maison des Sœurs de Nevers, à Cahors. Nous lui devons aussi un certain nombre de notes dactylographiées, qui ont beaucoup servi à notre travail. Qu'elle veuille bien recevoir ici l'expression de notre gratitude.

mitis daemone arreptus interiit; cujus repentina morte percussus Comes, oburgante etiam uxore id sibi mali, ob afflictos a se viros sanctos, contigisse, hos acciri jubet, seque in Christum crediturum pollicetur, si ab iis filius vitae redderetur.

Lectio VI

Cui, Sancti, hoc vel ipse tibi poteris praeitare, dixerunt; post haec autem ab ipso Genulpho Comes et universus populus, sacro fonte publice abluti, Christianam Religionem susceperunt, ipse vero Sanctus cum patre Biturigas profectus, templum Dianae fugatis daemonibus cultu christiano consecravit; ubi primus Genitus deinde Genulphus, diem extremum claudentes repositi requiescunt.

Oremus (99)

Deus, qui Beati Genulphi Pontificis indefessam in pascendis ovibus sollicitudinem aeterna mercede remuneras (100), quaesumus ut, jam incommutabili bono perfruens, memor sit miseriarum nostrarum et de tua misericordia nobis impetret beatitudinis suae consortium. Per Christum Dominum nostrum. — Amen.

(99) Cette oraison nous a été communiquée par M. l'abbé Goljeau, Curé de Selles-Saint-Denis (Loir-et-Cher).

(100) Peut-être faudrait-il lire plutôt, remuneras: « qui récompenses... ».

OFFICE DE SAINT GÉNULPHE

Leçon du II^e Nocturne

IV

Genulphe naquit à Rome : son père Genitus, sa mère Accia, qui était stérile, par leurs chrétiennes prières à tous deux, l'obtinent de la divine bienfaisance. Celui-ci dans le temps que faisait rage la persécution de Dèce, partit pour Cahors, ville de la Gaule, en compagnie de son père, afin d'y prêcher l'Évangile du Christ. A son arrivée, le fils d'une veuve, que tourmentait le démon, se voit délivré, et beaucoup de malades de recouvrer la santé. Là-dessus, comme l'appui des miracles venait s'ajouter à la foi qu'il prêchait, une grande partie de la ville crut au Christ et fut baptisée par Genulphe. Mais comme il mettait au grand jour, sous la lumière de l'Évangile, les erreurs des païens et leurs superstitions, il déchaîna contre lui leur haine.

V

Aussi le Comte de Cahors les fit, lui et son père Génitus, pour impiété et magie, battre de verges et jeter dans un four embrasé. Ils y tinrent avec une âme intrépide; sans aucun dommage pour leur corps, et, comme le peuple à grands cris réclamait leur délivrance, ils fu-

rent retirés de ce supplice pour être mis aux fers. La nuit d'après, le fils unique du Comte, sous l'emprise du démon, meurt : ce soudain trépas bouleverse le Comte et, sur les objurgations de son épouse qui attribue ce malheur au supplice qu'il a fait subir aux Saints, il les fait venir en sa présence et leur promet de croire au Christ, s'ils rendent la vie à son fils.

VI

Toi-même, lui dirent les Saints, tu pourras la lui rendre. — Après quoi, Génulphe lui-même lava publiquement dans les saintes ondes baptismales le Comte et tout le peuple ; ils embrassèrent la religion du Christ. Quant à lui, avec son père, il s'en alla chez les Bituriges et consacra au culte chrétien le Temple de Diane après en avoir chassé les démons. C'est en ce lieu que Génitus tout d'abord, puis Génulphe, quand ils eurent clos le cycle de leurs jours, furent déposés et reposent.

Oraison

O Dieu qui comptez au Bienheureux Pontife Génulphe, pour prix de son inlassable sollicitude à paître vos brebis,

le salaire d'une éternelle récompense,

Accordez à notre prière

qu'au sein du tranquille bonheur dont il jouit désormais

il ait le souvenir de nos misères à nous

et nous obtienne de votre bonté

d'avoir un jour en partage sa propre béatitude,

par le Christ Notre-Seigneur. Ainsi soit-il !

CANTIQUES A SAINT GENOU

I

Refrain

Patron glorieux
Chers à nos aïeux

Nous sommes venus pour t'offrir nos vœux,
C'est bien de nos cœurs que vont vers les cieux
Nos vivats (bis) joyeux.

1

Célébrer ta gloire,
O saint Genulphus,
C'est faire mémoire
De mille vertus.

2

Dès le plus bas âge
Tu vis, noble' enfant,
S'exercer la rage
D'un cruel tyran.

3

Du Christ il méprise
Le nom et la loi,
De la sainte Eglise
Il poursuit la foi.

4

Mais toi, magnanime,
Chrétien généreux,
Tu gagnes l'estime
De saint Sixte deux.

5

Il dit, « âme pure,
Aimable et sans peur,
Sois, je t'en adjure,
Apôtre et Pasteur. »

6

Sainte Providence,
A vous grand merci,
Il vient vers la France,
Il vient au Berry.

7

Partout l'accompagnent
La paix, le bonheur,
Et jusqu'en Bretagne
S'étend sa faveur.

11

Car qui bien implore
Le saint du Berry,
Du mal qu'il déplore
Est bientôt guéri.

8

Pour tous tendre père,
Un ange à l'autel,
Toujours sa prière
Trouve grâce au ciel.

12

Ciel, terre promise,
Oui, dans tes trésors,
Pour l'infirme il puise
La santé du corps.

9

Et quand Dieu lui donne,
Après durs labeurs,
La riche couronne
Des élus vainqueurs.

13

Dans ce sanctuaire,
Au renom lointain,
Viens bénis, espère,
Pieux pèlerin.

10

Consolant spectacle,
Triomphe nouveau,
Il fait maint miracle
Saint, à son tombeau.

14

Et puis rends hommage
À mes saints attrait,
A mon patronage,
A mes grands bienfaits.

15

La reconnaissance
Inspire nos chants :
Bénis notre France,
Bénis tes enfants.

II

Refrain

Glorieux Saint, ta mémoire bénie
Dans notre cœur vivra jusqu'à la mort ;
Si nous t'aimons, c'est pour la vie,
Car dans la foi tu nous rends forts.

1

Lorsque la Galle, au joug sanglant
Des Dieux menteurs assujettie,
Pour secouer leur tyrannie,
Appelait un bras triomphant,

2

Tu vins, Génulphe, à son secours.
Un pieux pontife à l'âme grande
Te dit : « Ce peuple te demandes,
Pour le sauver, risque tes jours. »

3

Dans le Quercy, depuis longtemps,
L'infâme erreur avait ses temples ;
Par tes vertus, par tes exemples,
Tu détruis l'œuvre de Satan.

4

Le vieux serpent, dans sa fureur,
Veut en vain briser ton courage :
Ni des tyrans l'aveugle rage,
Ni la mort, rien ne te fait peur.

5

Et quand du Christ la noble main
Sur ton front a mis la couronne
Qu'aux soldats généreux il donne,
Tes fils te prieront-ils en vain ?

6

Non, ton cœur charitable et bon,
Jadis sensible à leurs misères,
Plus que jamais à leurs prières
Répondra par de nouveaux dons.

7

A Monterfil tu fus donné
Comme un Père, un Ami sincère,
Afin qu'autour de ta bannière,
Sans crainte, il demeure rangé.

8

Un chevalier, brave et chrétien,
Sentit, un jour, ta bienveillance :
Dans le combat, à sa vaillance
Tu prêtas ton puissant soutien.

9

Il fit connaître parmi nous
Ton nom, ta bonté, ta puissance ;
Des siècles la reconnaissance
A consacré ton nom si doux.

10

Autrefois, si, grâce à ton bras,
L'erreur s'enfuit-anéantie,
Aujourd'hui, dans notre Patrie,
Fais qu'elle ne revienne pas.

11

La foi, ce glorieux trésor,
Satan voudrait bien nous le prendre,
Mais tu sauras bien le défendre,
A la vie ainsi qu'à la mort.

12

Ah! du séjour des bienheureux,
D'où ton œil nous sourit, bon Père,
Fais que l'éternelle lumière
Viennne un jour combler tous nos vœux !

III (101)

Refrain

O tendre Père,
Saint Protecteur,
Par ta prière,
A Dieu conduis nos cœurs.
O tendre Père,
Saint Protecteur,
Entends nos vœux et guéris nos douleurs !

1

Bon saint Genoulph, ô vous que, d'âge en âge
Ont invoqué nos pères, dans ces lieux,
A vos vertus, nous venons rendre hommage :
Nous vous louons, vous qui régniez aux cieux.

(101) Cantique de Selles-Saint-Denis (Loir-et-Cher).

2

La sainteté vous sourit, dès l'enfance ;
A votre cœur, elle imposa sa loi,
Et pour guider la plus belle innocence,
Au Dieu Sauveur, vous donniez votre foi.

3

Bon saint Genoulph, apôtre de la France,
De ce pays soyez le Protecteur !
En vos vertus, nous avons confiance,
A vos enfants, apportez le bonheur !

4

Oui, désormais, dans une sainte vie,
De saint Genoulph suivons partout les pas.
Imitons-le, n'ayant point d'autre envie,
Pour partager son glorieux trépas.

5

Bon saint Genoulph, faites-nous reconnaître
Qu'on est heureux, en servant le Seigneur !
Et parmi nous daignez faire renaître
Les jours si beaux où régnait la ferveur !

6

Veillez sur nous et protégez l'enfance !
Daignez bénir et féconder les champs,
De ce pays, bannissez la souffrance,
Conservez-y les cœurs innocents !

7

Bon saint Genoulph, vous portez la couronne
Dont le grand Roi ceint le front des vainqueurs,
Au ciel, un jour, autour de votre trône,
Ah ! puissions-nous goûter le vrai bonheur !

PRIERE A SAINT GENULPHE (102)

O saint évêque, ô puissant protecteur, je m'en remets à vous de mes plus chers intérêts. Priez pour moi qui ne sais pas prier, priez pour moi de peur que je ne m'égaré dans des demandes aveugles et nuisibles. Priez pour moi à l'heure de la santé comme à l'heure de la maladie, à l'heure de la joie comme à l'heure de la tristesse. Priez pour moi afin que je marche sur vos pas, que mon esprit se passionne comme le vôtre pour la vérité sainte, que mon cœur se montre généreux comme le vôtre pour Dieu et pour les hommes, que ma volonté s'attache énergiquement comme la vôtre à Dieu l'Unique et Souverain Bien, jusqu'à mon dernier soupir. Ainsi soit-il.

Imprimatur :

Rennes, le 17 Avril 1916,

H. GAYET, v. g.

BIBLIOGRAPHIE

- *Vitae S. Genulfi liber primus — et — liber secundus* dans *Floriacensis vetus bibliotheca*, Apud Horatium Cardon, 1605, pp. 1 à 65.
- *Acta Sanctorum Bolland.* 1643, Jan. II, p. 81, 1135, (édit. nov. p. 445, 758).
- Ayma : Saint Génulphe, dans : *Histoire des Evêques de Cahors de Guillaume de La Croix*, traduite par Ayma, t. I, p. 59, 71, 72-76.
- Baillet : *Vies des Saints*, 1739, p. 649 à 651.
- Dominicy (M. A.) : Saint Génulphe, dans *L'Histoire du païs de Quercy*, tome III, chap. III. — Manuscrit (copie) : Bibliothèque de Cahors, N° 122.
- *Histoire Litt. de la France*, 1742, t. VI, p. 519-520.
- Lacarrière (Abbé C.) : Saint Génulphe, dans *Histoire des Evêques de Cahors*, t. II, p. 45-57 et 61-74.
- Guillaume Lacoste : Saint Génulphe dans *Histoire Générale de la province du Quercy*, t. I, p. 126-131.
- Lelong : *Bibl. France*, col. 7939, 8365, 12476.
- Mabillon : *Acta Sanctorum Bened.*, 1680, IV, II, p. 225 (2^e édit. p. 234).



TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
AVANT-PROPOS	5
Remarques préliminaires	9
Vie de saint Genulphe.....	17
Histoire des Reliques et du Culte de Saint Genulphe : (Saint-Genou (Indre)).....	39
Selles-Saint-Denis (Loir-et-Cher)	46
1) <i>Les Peintures</i>	47
2) <i>Le Vitrail</i>	57
Saint-Genouph (Indre-et-Loire)	59
Liourdes (Corrèze)	60
Thémines (Lot)	61
Cahors	61
<i>Description d'un tombeau sur lequel auraient été représentés les Actes de Saint Génulphe.....</i>	64
<i>L'Épitaphe de ce tombeau</i>	68
Monterfil (Ille-et-Vilaine)	71
1) <i>Origine du pèlerinage en l'honneur de saint Genou</i>	71
2) <i>La Chapelle Saint-Genou</i>	78
3) <i>Le Pèlerinage</i>	81
Bienfaits et Guérisons, obtenus par l'intercession de saint Genou	83
Office de saint Genulphe	91
Cantiques à saint Genou	93
Prière à saint Genulphe	99
Bibliographie	101